LE FILM

MONTREAL, AOUT 1959

15 cents

RADIO et TELEVISION

Un ROMAN complet

Notre couverture

MAY BRITT

PHILLIS KIRK

le FILM

MONTREAL,
AOUT 1959
41e année No 1
15 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél. : UNiversity 1 - 5757

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Published Monthly at Montreal, P. Q.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

•

ABONNEMENT
"Le Film" seulement
Canada et Etats-Unis

1 an ..... $ 1.50
2 ans ..... $ 2.50

DANS LES COULISSES DU CINEMA

Yoko Tani sera la vedette du prochain film de Nicholas Ray, *Le Sommet du Monde*. Elle tiendra le rôle d'une femme esquimau. Partenaires probables : Paul Newman et Anthony Quinn • • • Marina Vlady et Roger Hanin qui tournent actuellement *La Sentence* sous la direction de Jean Valère, aux côtés de Robert Hossein, seront de nouveau réunis dans *Les Scélérats*, un récit satirique où l'humour le dispute au « suspense » • • • Les deux filles de Rita Hayworth viennent de faire leurs débuts au cinéma dans *The Unforgiven*, aux côtés de Burt Lancaster et d'Audrey Hepburn • • • Gary Cooper, qui est un fervent de la pêche sous-marine, a fait une étrange découverte près des côtes de Malibu. Il entrevit, sur un fond de sable, des carcasses de bois bizarres décorées de tons vifs. Mais ce n'était pas un trésor englouti. C'étaient deux vieux tramways datant de plus de cinquante ans ! • • • Le film *Peyton Place* ayant rapporté 15 millions de dollars, on en fera une suite : *Return To Peyton Place* • • • L'acteur anglais Dick Bogarde, qui n'avait jamais pratiqué le piano, passe plusieurs heures par jour devant le clavier : il va incarner Franz Liszt dans *The Magic Flame* • • • Le directeur Fred Zinnermann a interdit à toutes ses actrices d'user de rouges à lèvres et de fards durant le tournage du film *The Nun's Story* au Congo Belge • • • May Britt va prendre la succession de Marlène Dietrich dans la nouvelle version du film *L'Ange Bleu* • • • *Le Club des Variétés* de Grande-Bretagne a décerné le titre de meilleure actrice de l'année 1959 à Sylvia Syms • • • Jayne Mansfield, partant en voyage, a emporté une « énorme » collection de photos du bébé qu'elle voulait montrer et distribuer. En fait, une pleine valise • • • Si le cinéma a quelque influence sur la mode féminine, les femmes devraient bientôt emporter avec elles une canne à pommeau d'or. C'est ce que portait avec goût la jolie Barbara Rush dans *The Young Philadelphians* • • • Leslie Caron craignait qu'après *Gigi* on ne lui propose que des rôles d'ingénues libertines. Mais il n'en est rien si l'on en juge par sa prochaine création dans le film *Man Who Understood Women* • • •Jerry Lewis lance une mode nouvelle : le smoking à boutons brillants • • • Michèle Morgan a repris le rôle créé il y a 27 ans par Greta Garbo dans la nouvelle version du film *Grand Hôtel* • • • John Wayne poursuit le tournage, à 500 milles de Hollywood, du film *The Horse Soldiers*, film qui se situe à l'époque de la guerre de Sécession américaine.

VICTORIA SHAW et GLENN CORBETT, vedettes du film *The Crimson Kimono*.

Léopold Massiéra vous présente:

La star suédoise MAY BRITT

Ave leur charme nordique, leurs yeux transparents aux doux reflets emplis de nostalgie et leur allure racée, les Suédoises ont réussi, de tout temps, à se créer une place enviable au firmament du VII° Art. Détail amusant, aucun Suédois n'a jamais atteint la consécration internationale obtenue par les plus belles femmes de son pays.

Dès qu'on évoque les stars d'origine suédoise, des noms prestigieux montent aussitôt aux lèvres: la divine Greta Garbo, l'incomparable Ingrid Bergman, la regrettée Marta Toren, la sculpturale Anita Ekberg, la chanteuse Zarah Leander, la fine Viveca Lindfors, Christine Soderbaum dont la carrière se déroule dans les studios allemands, la jolie Mai Zetterling et bien d'autres...

Hollywood vient d'accaparer une autre Suédoise, déjà bien connue en Europe: la gracieuse et énigmatique May Britt.

Cette ravissante personne aux longues jambes, aux yeux de chat, aux hanches minces et qui arbore constamment un petit air rusé précisant bien son intelligence, a vu le jour le 22 mai 1933 à Lidingo, un coquet village situé dans la banlieue de Stockholm.

Son véritable nom est Maybritt Wilkens et son père, Hugo Wilkens, était le chef du bureau postal de son village natal. La petite May connut une enfance heureuse, à l'instar de ses compagnes de jeu, avec qui, en été, elle faisait du canoë et, en hiver, du ski ou autres jeux grisants permis par la neige.

A l'école, May Britt était chef de l'équipe de basket-ball et, pour ses camarades, elle reste la jeune championne aux prompts reflexes qui permettait bien souvent de faire triompher leurs couleurs.

A l'encontre de bien des artistes arrivés, May Britt ne prétend pas avoir ressenti irrésistiblement une vocation artistique. Au contraire, elle aime rappeler le trac qu'elle ressentait une fois par an, lors de ses études, quand le moment était arrivé où chaque élève devait réciter des poésies devant toute la classe.

C'était la seule fois de l'année également que May Britt se sentait subitement malade, et les deux événements cadraient toujours.

Quand elle eut dix-sept ans, ses parents l'envoyèrent terminer ses études à Stockholm, au collège Saint-Erik.

Après avoir essayé de se spécialiser dans les mathématiques, May décida de tenter sa chance du côté de la géographie et de l'histoire.

Enfin, elle plaqua tout et se lança dans la photographie, sans penser du tout à devenir, un jour, une artiste.

May fut engagée dans un laboratoire de tirage où elle travailla consciencieusement, profondément intéressée par le métier qu'elle avait choisi.

Un jour, comme dans un beau conte de fées des temps modernes, alors qu'elle apportait une pile de boîtes dans une salle de montage, elle buta sur un homme et renversa les boîtes qui s'éparpillèrent un peu partout.

L'inconnu l'aida à les ramasser. Il s'agissait du grand producteur italien Carlo Ponti qui était venu en Suède dans l'espoir de découvrir une fille du pays pour être l'héroïne de son prochain film.

Il proposa le rôle à May qui rougit si fort d'émotion que toutes ses taches de rousseur disparurent momentanément.

Trois mois plus tard, en juillet 1952, May Britt faisait ses débuts devant les caméras, à Cinecitta, dans *Yolande, la fille du pirate noir.*

Ce coup d'essai fut un coup de maître.

May Britt, qui logeait dons un petit appartement en face du Colisée, fut subitement submergée de propositions plus flatteuses les unes que les autres. Sa beauté et son type nordiques la classaient d'office en dehors des voluptueuses et incendiaires brunes trop typiquement italiennes qui, bien entendu, foisonnaient dans les studios romains.

Toujours en 1952, en jeune femme de la haute société romaine, May Britt donna la réplique à Gina Lollobrigida, en passe de devenir première star du cinéma italien, et au séduisant français Pierre Cressoy, dans *Les Infidèles.* Elle mena un ballet infernal où paraissaient également Anna-Maria Ferrero, Irène Pappa et Marina Vlady, alors débutante.

MAY BRITT et ROBERT MITCHUM dans *Flammes sur l'Asie.*

Elle fit également une émouvante création dans un film, très commercial par son titre et son histoire: *Le navire des filles perdues* où elle incarna *Consuela,* une jeune servante condamnée injustement au bagne. Ettore Manni, Tania Weber et l'artiste arabe Kerima étaient les autres vedettes de cette réalisation de Raffaello Matarezzo.

Dans *La Louve de Calabre,* elle fut une jeune fille candide et pure, dont la mère incarnée par Kerima était une femme aux moeurs dissolues. Le jeune premier Ettore Manni était l'enjeu de ce sombre drame réalisé par Alberto Lattuada.

Lancée comme nouvelle vedette du cinéma italien, coup sur coup, May Britt tourna: *Le plus grand spectacle comique du monde, Cavalleria Rusticana* et *Vierge Moderne.*

En 1955, elle vint sur la Côte d'Azur tourner auprès du sympathique Eddie Constantine une percutante production très série noire: *Ça va barder,* sous la direction de John Berry.

Très à l'aise dans son rôle de vamp, May Britt mit une certaine élégance dans un milieu où généralement, les bonnes manières sont inconnues.

De retour en Italie, elle fut la partenaire d'Amédeo Nazzari dans *Le Dernier Amant.*

En 1956, May Britt fut de la distribution de la grande réalisation de King Vidor *Guerre et Paix,* d'après l'oeuvre célèbre de Tolstoï, dont les principales vedettes étaient Audrey Hepburn, Henry Fonda, Mel Ferrer, Vittorio Gassman et Anita Ekberg.

Elle fut également la vedette de *Prisonnier du mâle* avec Jacques Sernas.

Entre temps, Buddy Adler, producteur en chef de la grande firme 20th Century Fox, qui avait vu *Guerre et Paix,* demanda à Jean Negulesco, qui passait par Rome, de faire effectuer quelques bouts d'essai à May Britt.

Ceux-ci s'avérèrent si concluants que May se vit engagée avec un beau contrat de sept ans par la firme que l'on a appelée « du siècle » à cause de ses magnifiques productions.

Pour ses débuts à Hollywood, May Britt eut Marlon Brando comme partenaire dans un film sensationnel de Edward Dmytryck, d'après le fameux roman d'Irvin Shaw: *Le Bal des Maudits.*

Dans cette remarquable production, qui n'est pas un film de guerre comme les autres, car il démontre l'horreur du plus terrible fléau qui existe, May Britt

[*Lire la suite page 32*]

" Léopold Massiéra vous présente :

BOURVIL

J'ai eu le grand plaisir de rencontrer, ces temps-ci, aux Studios de la Victorine à Nice où il tournait *Sérénade au Texas*, le grand comédien Bourvil.

Comment ce comique paysan a-t-il pu devenir un de nos plus grands acteurs actuels ? ... C'est un mystère que bien peu de personnes ont pu élucider. Il faut croire que Bourvil, sous un amusant aspect de gros campagnard, possédait de véritables dons artistiques.

Le Festival de Venise l'a consacré sur le plan international. Les contrats pleuvent sur lui ; mais, malgré cela, Bourvil reste infiniment sympatique et bon enfant.

Actuellement, Bourvil poursuit une double carrière. Parfois, il reste le comique que tout le monde apprécie et, d'autres fois, il fait preuve de ses dons de comédien dramatique dans des productions qui sortent de l'ordinaire comme *Les Misérables*.

Bourvil s'appelle, en réalité, André Raimbourg et il a vu le jour le 27 juillet 1917 dans un typique village de Normandie : Bourville.

Quand il retourne chez lui, où il possède une grande propriété, Bourvil redevient le fermier Raimbourg et il ne discute plus cinéma, mais vaches et champs.

Il fit une partie de ses études au collège de Doudeville.

Quand il était jeune homme, Bourvil jouait du cornet à pistons dans les bals musettes. Il fit même partie de la chorale municipale et de la fanfare de Fontenay-le-Dun.

C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de mademoiselle Jeanne Lefrique, qui devait devenir sa femme et lui donner deux superbes enfants Dominique (8 an) et Philippe (5 ans).

La musique ne nourrissait pas son homme, surtout en province, Bourvil retourna chez ses parents, puis travailla en qualité de mitron à Saint-Laurent-en-Caux. Ses fonctions consistaient surtout à livrer le pain sur un vélo digne des premiers tours de France.

Cependant, il n'oubliait pas la musique et c'est ainsi qu'il apprit à jouer, en sus du piston, de la trompette et de l'accordéon.

Un jour, à Rouen où il s'était installé, il vit Fernandel et il se promit de devenir artiste à son tour.

Seulement, avant de se lancer dans la vie, il faut avoir accompli son service militaire. Bourvil s'engagea donc au 24° régiment d'infanterie qui offrait l'avantage de posséder une fanfare.

De ce fait, un beau matin de 1937, le jeune Normand débarqua à Paris et fut pris en charge par la République française.

Au 24ème R. I., il trouva de bons copains, notamment le compositeur Louiguy, le comédien Yves Furet et bien d'autres.

Poussé par ses amis, il s'engagea dans un concours de chant et, avec le célèbre succès de Fernandel *Ignace*, il remporta le premier prix.

Après la grande tournée de juin 40, Bourvil revint à Paris où il fit toutes sortes de métiers : cireur à domicile, garçon de courses, plombier-zingueur, etc.

Par chance, un jour, il rencontra un vieil ami, Etienne Lorin, qui accompagnait la chanteuse Bordas. Il engagea Bourvil en qualité d'accordéoniste et c'est ainsi que Bourvil fit ses débuts fort modestes à l'A.B.C.

Néanmoins, il était dans le bain. Il écrivit quelques chansons et Etienne Lorin les mit en musique.

Ensuite, il se composa une silhouette de paysan roublard mais benêt, à l'aide d'un vieux costume des dimanches de son père, et il commença à se produire dans les cabarets.

En 1945, Jean-Jacques Vital l'entendit à la radio, le convoqua et l'engagea.

Aussitôt, Bourvil connut un succès foudroyant et se vit lancer comme grande vedette radiophonique. Le cinéma ne pouvait manquer de s'intéresser à lui et il fit ses débuts à l'écran avec un tout petit rôle, qui lui permettait de chanter sa célèbre rengaine *Elle vendait des cartes postales*, dans *La Ferme du Pendu* de Jean Dréville, dont la vedette était une jolie débutante : Claudine Dupuis. Dans cette production, débutait également Henri Genès.

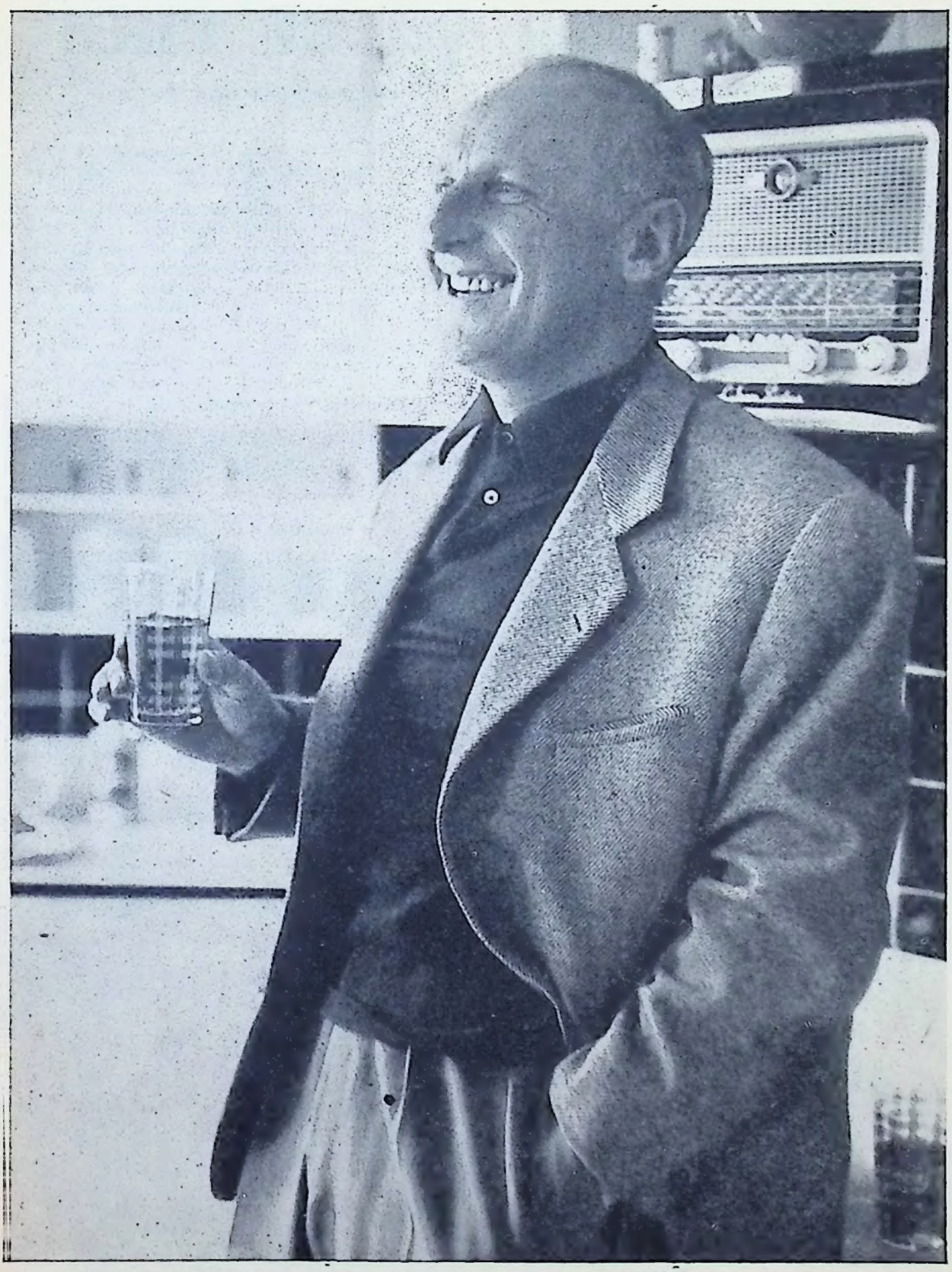
Sentant le grand talent que couvait ce nouveau comique et devant la ferveur qu'il rencontrait auprès du public, André Berthomieu prit le risque de le faire jouer en grande vedette dans un film dont il était l'auteur du scénario. Il s'agissait de *Pas si bête* qui était alors pratiquement la devise radiophonique de Bourvil.

Il lui donna comme partenaires Suzy Carrier, Bernard Lancret et Mona Goya.

Pas si bête remporta un tel succès que André Berthomieu récidiva avec *Blanc comme neige* qui fut également très bien accueilli.

En 1947, Bourvil tourna *Par la fenêtre*, sous la direction de Gilles Grangier, où il donna la réplique à Suzy Delair et Michèle Philippe.

[*Lire la suite page* 33]



HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

Violons d'Ingres

Parmi les vedettes qui font un séjour à Hollywood, il s'en trouve plusieurs dont les loisirs sont organisés de façon aussi utile qu'agréable. Les uns sont devenus propriétaires d'hôtels, de magasins, de maisons de rapports de restaurants. Ces à-côtés leur permettent de vivre en repos au cas où le succès déciderait de les bouder, un jour ou l'autre. Ce qui se voit assez souvent d'ailleurs. Yul Brynner, lui, s'en tiendrait pour le moment aux violons d'Ingres. Avant son départ pour Paris où il tourne actuellement *Once More With Feeling*, dans le rôle de directeur d'orchestre, il me disait que ses passe-temps comprennent la collection des cameras, timbres, guitares (dont il joue). Il assure que chacun de ses « hobbies » lui a procuré des profits aussi bien que d'intéressantes heures de détente. Ses catalogues de timbres sont évalués à $250,000.00. C'est grâce à un ami qu'il devint philatéliste. Lassé de faire compilation, ce dernier légua à Yul son début de collection. Il m'arriva ensuite d'acheter un paquet de timbres des Nations Unies. Leur valeur s'éleva à tel point que je résolus d'en faire un sérieux groupement datant des débuts de la Ligue des Nations. Sa collection serait une des plus complètes. Elle couvre 25 volumes et se trouve actuellement en voûte dans une banque de Suisse. Une des qualités du célèbre acteur est le perfectionnisme. « Je ne puis être heureux, si ce que j'entreprends n'est amélioré jusqu'au point de perfection. »

De nos jours, la beauté est à la portée de toute femme qui ne craint pas de s'imposer quelques

GARY CROSBY (fils de Bing) et SAL MIMEO dans le film *A Private's Affair.*

efforts. Seule celle qui néglige cette vérité permet au Temps le mauvais dessein d'accomplir plus tôt qu'elle ne le désire son oeuvre de détérioration. La souplesse du corps et de ses mouvements s'associe à l'idée de jeunesse. La magie s'accomplit au moyen des exercices et de quelques massages quotidiens. Accompagnés de l'ardeur au travail, d'une heureuse anticipation du lendemain et d'une alimentation appropriée, ils parviennent souvent à prolonger prodigieusement la jeunesse du corps et de l'esprit. Voilà en somme ce que me confirmait la conversation que j'ai eue, ces jours derniers, avec la toujours ravissante Claudette Colbert (50 ans), qui tient en ce moment à la TV, le rôle d'une radieuse et étonnamment jeune hôtesse.

JEAN SIMMONS

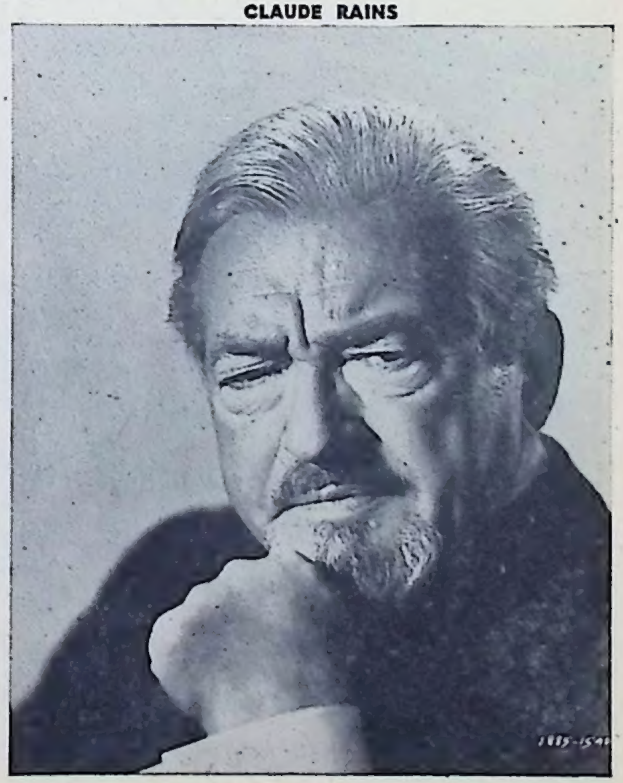
Really happy...

Avant son départ pour New-York, Debbie Reynolds dit à la presse : « Enfin, je suis redevenue heureuse. Je ne croyais pas au divorce, je ne le voulais pas dans ma vie ; mais puisqu'il est venu, que c'est un fait accompli, j'essaie de m'habituer à ma nouvelle vie. J'ai mes enfants, ma profession, et, Dieu merci, une excellente santé. Il n'est pas sain de s'arrêter à regretter ce qui est irrévocable. J'ai maintenant plus de travail que jamais, puisque je suis « freelance ». Je m'intéresse de plus en plus à la peinture. Lors de mon dernier voyage en Europe, pour *It Started With a Kiss*, je me suis refusé quelques toilettes pour me permettre l'acquisition de peintures. C'est très encourageant. »

Discrétion

Il est une chose que tous les journalistes connaissent au sujet de Rock Hudson : cet acteur n'aime pas à parler de lui. Il affirme qu'il ne comprend pas que le public ne soit pas aussi ennuyé que lui d'entendre ou de lire toutes sortes d'histoires plus ou moins scabreuses et plus ou moins fondées sur la vie privée des vedettes. « Cela m'ennuie énormément de parler de moi. Ma vie est incolore. Elle ne comporte ni phobies, ni scandales, ni névrose. Je suis un simple garçon exerçant le métier d'acteur. Rien de ce que je dis, ne parviendra à secouer le monde. Je suis essentiellement le type sans histoire sensationnelle. La séduisante vedette de *This Earth is Mine* « ajoute » Je suis d'avis que les « fans » doivent être « fans » parce qu'ils sont intéressés aux qualités dramatiques de la vie théâtrale d'un acteur, et non pas à sa vie romantique, ses loisirs, ses intérêts financiers ou la couleur de ses pyjamas. Voilà mon opinion. Peut-être suis-je passé de mode... mais je serais heureux si l'on m'aimait ainsi ».

CLAUDE RAINS



Poussière d'étoiles

Nina Foch a signé un contrat avec Warners pour *Cash McCall* avec Natalie Wood et James Garner. — Suzan Hayward, partenaire de Burt Lancaster dans *Elmer Gantry* pour « United Artists ». — Debra Paget, de retour au travail à Las Vegas, après une pneumonie. — Martha Hyer, dans *Best of Everything* à 20th Fox. — Frederic March tournera *Fannie* en France dans quelques semaines

avec Maurice Chevalier et Audrey Hepburn, si cette dernière, qui attend un premier héritier en janvier, ne doit pas prendre des vacances immédiates.

Opinion

Carmen Phillip, à MGM, nous dit en soupirant : « La vie est un amer combat entre l'homme et ses ennemis, et aussi entre la femme... et ses amies... »

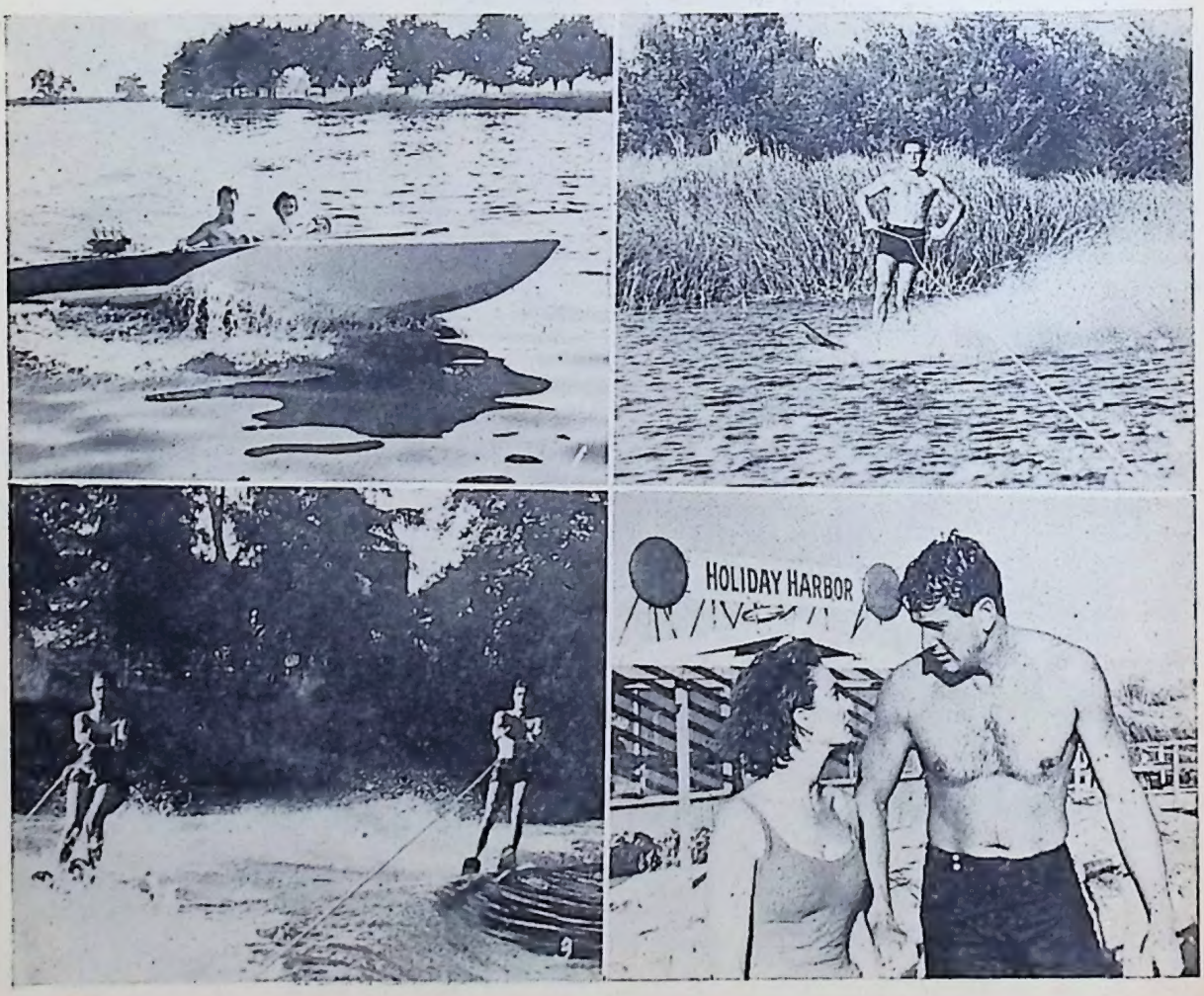
Influence

Diane Brewster, que nous voyons dans *The Young Philadelphians* avec Paul Newman, crédite son grand-père de lui avoir inculqué l'idée de devenir actrice. « Mon grand-père était avocat lorsque j'étais fillette. Au cours de ses procès, il faisait des envolées ronflantes et dramatiques à la Shakespeare. Comme préparation, il me lisait des pages de l'auteur anglais, le soir, avant de m'endormir. J'ai ainsi appris des passages d'Hamlet et de Macbeth avant de savoir compter jusqu'à cent. Comment m'empêcher ensuite de rêver théâtre »...

Détente vs charme

Phillis Kirk est d'avis que la relâche ou parfaite détente peut s'acquérir, même en cette époque de tension. « Cela demande de la discipline et de l'entraînement. J'ai tendance à m'inquiéter de tout. Lorsque je débutai au cinéma, puis à la TV, la demande de travail me causa un sérieux ébranlement nerveux. Je revenais chez moi si tendue par le travail des répétitions, que je ne pouvais ni manger ni dormir. Je résolus de m'organiser un véritable programme de détente. Je pris l'habitude de me faire éveiller deux heures avant mon rendez-vous au studio. Avant de me lever, je repassais tout le programme de ma journée, sans me presser. Je pris l'habitude d'envisager chaque item quotidien avec sang-froid, sans contrainte. Durant le jour, je me gardais quelques moments que je passais en silence dans ma loge, à me reposer. Si je ne pouvais m'étendre, je pratiquais quelques

L'actrice JEAN SIMMONS prend des leçons de ski nautique sous la direction de ROCK HUDSON avant le tournage du film *This Earth Is Mine*.



ROCK HUDSON

RICKY NELSON

exercices tels que la rotation de la tête, de droite à gauche, et vice versa. Puis, je m'étirais comme un chat, élevant les bras vers le plafond, et joignant les mains, faisant mine d'y atteindre, ce qui est merveilleux pour replacer les muscles du cou et des épaules. J'essayais ensuite de respirer profondément et j'étais redevenue à l'aise ».

Phillis, qui ne considère pas le mariage possible pour elle, aussi longtemps qu'elle sera aussi occupée à poursuivre sa carrière d'actrice, croit que le type de personne l'intéressant davantage n'est pas exempt d'enthousiasme et de curiosité envers tout ce qui est d'actualité, doué, en un mot, d'une vitalité mentale saine et agréable. « Si je ne partage pas toujours le point de vue de ces personnes, je ne puis m'empêcher de les respecter. J'aime le franc-parler de ceux qui ont le courage de nous dire ce qu'ils pensent, sans entortillements. Il y a une certaine attitude que d'aucune considèrent comme du tact et qui, selon moi, ressemble plutôt à de l'hypocrisie plus ou moins déguisée ».

Journaliste

Barbara Rush, la jolie brunette que nous voyons aux côtés de Paul Newman dans *The Young Philadelphians* est actuellement la seule reine de beauté qui fut reporter de journal avant de faire du cinéma. Miss Rush couvrait le Palais de Justice pour la *California News Press* de Santa Barbara. Elle nous assure que l'expérience lui fut plus profitable, comme entraînement, qu'aucune école dramatique l'eût été.

Autographes

Les vedettes théâtrales sont évidemment appelées à apposer leur autographe sur des pièces parfois inattendues. Il arrive que ce soit sur un menu ou un morceau de papier qui n'est pas immaculé, ou même sur une note de 1000 francs ou de cent dollars. La plus étrange demande à cet effet arriva à Brigitte Bardot, lors d'un coquetel en son honneur dans un local de l'armée française. « Un jeune soldat, la tête complètement rasée, comme tout bon soldat sortant de pénitence, s'inclina devant moi, présentant sa tête chauve pour un autographe, dit-elle, mais un officier intervint et l'empêcha de recevoir la célèbre griffe ».

Avis de vétéran

Claude Rains, grande vedette à la mode pendant une vingtaine d'années, au cinéma et ailleurs, n'a pas perdu de son magnétisme. Il donne cet avis à ceux qui n'éprouvent que de l'ennui à revoir leur image d'il y a vingt ans, en de vieux films, au petit écran de la télévision. « Cessez de vous plaindre et agissez ». Le meilleur moyen de donner une meilleure idée aux audiences nouvelles de la TV, et de leur faire oublier une version devenue désuète de vos faits d'armes, c'est de vous réveiller et de travailler de nouveau. La mode est aux anciennes vedettes, ajoute-t-il, et avec raison, ce sont souvent les meilleures, l'expérience valant son poids d'or. Faites un nouveau film, y apportant le meilleur de votre talent. Vos traits, mûris par le temps et le labeur, possèdent une valeur in-

comparable ». Comme Rains pratique ce qu'il prêche, nous l'avons vu dans *This Earth is Mine*... et nous le reverrons, car l'expérience lui a réussi...

Défauts flagrants...

D'après Jean Simmons, la femme moderne trouverait la vie à deux plus aisée si elle « donnait plus et demandait moins »... C'est le petit dart qu'elle lance à ses congénères, au cours d'une conférence de presse. « Le péché mignon de beaucoup de femmes c'est d'être trop exigeantes. Elles insistent sur des attentions aussi passées que le cigare à cinq sous ». Parmi ces défauts flagrants, elle cite les suivants : exiger que le fiancé ou le mari se tienne « comme un valet » à la porte de la voiture — en ouvre et ferme la porte, — qu'il soit prêt à lui présenter du feu pour sa cigarette — qu'il lui apporte le déjeûner au lit — qu'il ne manque pas au moins une fois le jour de téléphoner du bureau — qu'il soit prêt à toute besogne à la maison, et fasse tous les messages à l'épicerie .— Elle ajoute: « Une femme qui aime son mari n'a pas besoin d'entendre chaque jour lui dire qu'il l'adore, et n'insiste pas sur tous ces détails. Elle s'empresse toutefois d'ajouter : « Je n'invoque pas les lois des anciens harems, et je ne suis pas l'avocate de l'ère où la femme suivait à pieds derrière la voiture que son seigneur et maître conduisait. Je n'ignore pas non plus qu'il se trouve des mâles qui se conduisent comme des goujats. Il est ici question des hommes de bonne compagnie — à la maison comme ailleurs... »

Ce que l'on oublie

Judy Garland, la versatile chanteuse, croit que le monde journalistique a écrit toutes sortes de balivernes à son sujet, analysé sa vie, son enfance et son état d'âme actuel dans un « jargon psychologique ». « Cependant, je ne crois pas que l'on soit parvenu à brosser un réel portrait de sa personnalité. Le point que l'on semble avoir oublié, c'est que j'étais passablement comme toutes les adolescentes de mon âge. Mais j'ai dû employer six ans à convaincre le peuple que je ne pouvais être toute ma vie une fillette de 12 ans ».

JEFF RICHARDS dans une scène du film *Born Reckless*.

NOUVELLES ET ANECDOTES

Gilbert Bécaud a déçu ses admiratrices...

Croquemitoufle, c'est le titre d'une nouvelle chanson française qui connaît un succès fracassant ! Son auteur n'est autre que Gilbert Bécaud. Mais la chanson a été reprise par une douzaine de chanteurs et de chanteuses qui l'on inscrite à leur répertoire. Voilà que ce titre mystérieux vient d'inspirer un film. Et c'est évidemment Gilbert Bécaud qui en est l'interprète principal. C'est le troisième film de notre chanteur « de charme » après *Le pays d'où je viens,* et *Casino de Paris.* Les extérieurs en ont été tournés sur la Côte d'Azur où Gilbert Bécaud s'est fait maintenant une solide réputation de champion de ski nautique. Tiré à 50 milles à l'heure par un hors-bord piloté par sa partenaire Mireille Granelli, Bécaud a touché le rivage plus vite qu'il ne l'aurait souhaité : il a fait en skis, 60 pieds sur le sable de la Côte, ce qui lui a valu un surcroît d'encouragement de la part de ses admiratrices massées sur le rivage. Malheureusement, sollicité par celles-ci qui lui réclamaient des autographes, Gilbert Bécaud s'est trouvé dans l'incapacité de donner la moindre signature : il ne pouvait plus se servir de ses mains...

Histoire d'une chanson

La chanson *Croquemitoufle,* une des plus étranges du répertoire de Gilbert Bécaud (il a inventé des mots qu'on ne trouvera dans aucun dictionnaire) a été écrite pour Jean-Claude Pascal, qui, à l'inverse de Bécaud, déserta quelque temps le cinéma pour passer à la chanson. Mais bien entendu, c'est Gilbert Bécaud qui la chantera dans le film, tout en avouant son amour à sa partenaire Mireille Granelli. Seulement elle aura, dans l'intervalle, changé de titre. Elle s'appelle dorénavant : *Quand le soleil perd la tête.* Quant au titre du film qui devait être celui de la chanson, il vient d'être définitivement fixé. *Les femmes des autres.* Il se trouve qu'au même moment la chanteuse Michèle Arnaud lance sur une scène parisienne une chanson nouvelle dont le titre est précisément *La femme des autres...* Mais elle n'est pas de Gilbert Bécaud. On se demande où les choses s'arrêteront.

Anita Ekberg a plongé dans la fontaine de Trevi pour obéir à Federico Fellini

Il y a quelques années, arrivant à Rome pour la première fois Anita Ekberg a, comme tous les touristes, lancé une pièce de monnaie dans la célèbre Fontaine de Trevi, pour être sûre de revenir dans la ville éternelle... Mais la blonde actrice ne pouvait pas prévoir jusqu'où irait la réalisation de son voeu. Anita Ekberg a fait plus que de revenir à Rome... elle a plongé dans la fontaine fatidique, comme sa pièce de monnaie !

On tournait *La dolce vita,* le dernier film de Fellini : extérieur, Place de Trevi, nuit. Anita, qui avait comme partenaire, dans cette scène, Marcello Mastroianni, devait entrer dans l'eau jusqu'aux hanches... malgré la fraîcheur nocturne peu printanière... Et elle devait rester longtemps ainsi, les jambes dans l'eau presque glacée. Tout cela sous les huées et les mots d'esprit... plus ou moins spirituels, d'une centaine de jeunes gens romains, rassemblés autour de la fontaine !...

Anita est née en Suède, il est vrai, mais lorsqu'elle est sortie de ce bain, elle était blême, tremblante, et ses dents claquaient...

Carrière internationale d'un film de l'O.N.F.

Le film *Montréal,* produit en 1957 par Associated Screen News, à la demande des autorités de la métropole, connaît une carrière internationale fort intéressante. Le documentaire en couleurs de 20 minutes, dont la distribution a été confiée à l'Office National du Film, existera bientôt en six langues. L'ONF, qui a d'abord traduit le film en allemand, en polonais et en espagnol, travaille maintenant à la réalisation de versions italienne, portugaise et malaise. On veut connaître à l'étranger, semble-t-il, les moeurs urbaines des Canadiens. Montréal, centre commercial et industriel, ainsi que ville de caractère biethnique, offre un tableau équilibré de la vie urbaine au Canada. Le film avait d'abord été fait en français et en anglais.

MARC ALLEGRET a réuni pour la première fois à l'écran PIERRE FRESNAY et DARRY COWL dans Les Pétroleurs, histoire d'un comptable, célibataire endurci, et d'un inventeur loufoque qui pour avoir échangé involontairement deux valises vont voir le destin bousculer le cours de leur existence.

Rétrospective d'un mariage d'artistes

par G.-A. SALVAN

« A propos, où sont les mariés ? » demandai-je au maître d'hôtel du *Dorchester* de Londres, après une amicale discussion sur l'affaire du champagne espagnol.

— Lui, me répondit-il, c'est le jeune gentleman avec les cheveux trop longs et l'oeillet blanc à la boutonnière. Elle, c'est la petite dame en vert pomme.

J'allai vers Horst Buchholz et Miriam Bru.

Lui, a été surnommé « le célibataire le plus intéressant des deux Allemagnes » : le concours *Ciné-Revue* de Bruxelles l'a proclamé « La plus grande découverte cinématographique de l'année ». Il vient d'incarner le Prince Nekhlioudov dans un « remake » de *Résurrection*, après avoir débuté parmi « les demi-sel ». Elle, qui fut sa partenaire dans le film tolstoïen, devait évincer récemment Gina Lollobrigida dans le rôle de Pauline Borghèse et Lollo, furieuse, a déchaîné ses avocats contre l'insolente Française.

Dans la réalité, on ne soupçonne pas tant de splendeur. Dans son petit complet italien, Horst, 25 ans, ressemblait à un collégien et Miriam, 25 ans, en soie verte, à une midinette. Mais le nombre de caméras braquées sur le couple éclairait rapidement le visiteur non prévenu.

Les deux acteurs se sont rencontrés en Angleterre, au cours des prises de vues de *Tiger Bay*, leur dernier film. Le mariage s'est décidé en trois jours, paraît-il. On n'a pas eu le temps d'acheter une robe de mariée, ni de prévenir les parents et amis. Seuls la presse, la radio, les actualités, la télévision et les photographes ont pu être invités. A part les mariés, tout le monde était en flanelle et semelles de crêpe. C'était très homogène.

On but beaucoup. On embrassa beaucoup Miriam. Emporté par son élan, un gros journaliste embrassa aussi le petit Horst.

Une belle réception du reste, au dernier étage d'un palace londonien, avec vue sur Hyde Park. Avec le champagne (français) et les sandwiches au saumon, elle est revenue à 500 dollars à Lord Rank.

Pourquoi se marier un dimanche ? Dimanche est le jour « favorable » de Horst. « Comme tous les hommes nés sous le signe du Sagittaire, je ne suis pas superstitieux », précise M. Buchholz, en touchant du bois. Dernière coïncidence heureuse : Horst vient d'apprendre que ses parents ont réussi à s'enfuir d'Allemagne Orientale et s'apprêtent à monter une fabrique de chaussures dans le voisinage immédiat de M. Adenauer.

Quant à Miriam, fille d'un résistant français fusillé par les Allemands, elle assure que les nationalités ne comptent pas et que sa mère est ravie du mariage. Puis, elle s'endort, la tête sur l'épaule de Horst. Flashes et reflashes. Exit discret des photographes. Miriam se réveille. Le couple s'enfuit. Pas loin. Dès le lendemain, à 9 heures du matin, il reprenait le chemin du studio. Après *Tiger Bay*, Hollywood attend Horst et les studios italiens, Miriam.

Les photographes n'avaient pas été oubliés au mariage de HORST BUCHHOLZ et de MIRIAM BRU.

"Home Before Dark"
ou les vicissitudes du mariage

par G.-A. SALVAN

Charlotte Bronn (Jean Simmons) quitte l'asile où elle a été internée à la suite de crises de jalousie démente à l'égard de sa demi-soeur, Joan (Rhonda Fleming). Charlotte rentre, radieuse, dans sa petite ville de la Nouvelle-Angleterre pour y retrouver son mari, le professeur Arnold Bronn (Dan O'Herlihy), sa belle-mère... et sa demi-soeur, fidèle au poste.

Mais Charlotte sait maintenant qu'elle s'est trompée : il n'y a rien eu entre Arnold et Joan.

La thèse du film est que la folie renaît lorsque le sujet est placé de nouveau dans les conditions qui la suscitèrent. Arnold paraît aimable mais quelque peu lointain à sa femme. Il a décidé d'établir ses quartiers dans son cabinet de travail et Charlotte ne peut obtenir qu'il monte, le soir, dans sa chambre.

Toutefois, si Arnold est froid, un de ses collègues d'université, Jake Diamond (Efrem Zimbalist), l'est beaucoup moins. Jake habite chez les Bronn, il brûle pour Charlotte, qui se consume pour l'insensible Arnold.

Malgré le manque total de preuves ou même d'indices de liens secrets entre Arnold et Joan, Charlotte sent la jalousie revenir. Elle obtient de son mari qu'il passe les fêtes de Noël seul avec elle à Boston. Charlotte tente un soir, de se coiffer et de s'habiller comme Joan et, au terme d'une scène pénible, doit être emmenée de force du night-club où elle devait passer la soirée avec son mari et des amis. Arnold lui avoue alors qu'elle le dégoûte et qu'elle doit se résigner à la séparation.

RHONDA FLEMING, JEAN SIMMONS et MABEL ALBERTSON dans *Home Before Dark*

L'asile guette de nouveau la jeune femme. Mais, cette fois, elle est éclairée sur son mari. Elle sait que celui-ci aime inconsciemment Joan — et que Joan voit avec joie les symptômes de la démence reparaître chez Charlotte. Après avoir repris le contrôle de sa fortune personnelle, la jeune femme chasse son mari, sa demi-soeur et sa belle-mère. Elle s'enfuit avec Jake, l'ami fidèle que son non-conformisme et sa qualité de juif ont fait exclure de l'université.

Mabel Albertson est excellente dans le rôle de la belle-mère de Charlotte. Il y a quelques jolies images de maisons géorgiennes et de jardins de la Nouvelle-Angleterre, sous la neige. La vie universitaire d'une petite ville américaine est décrite avec un humour cruel. Sur le plan « psychologique », on comprend mal la passion de Charlotte pour l'individu borné et solennel qui lui tient lieu de mari — mais, après tout, ce sont des choses qui arrivent.

Notre roman d'amour

Trois oeillets blancs

par Claude Vela

Ce matin, la grande'ville est déserte et seul, libre, souverain, le parfum du muguet y règne en maître. De bonne heure, voitures, motos, scooters et modestes bicyclettes ont pris le chemin des écoliers et des bois, et vers les forêts où ondulent sous la brise des millions de clochettes blanches les trains bondés de Parisiens ont glissé à toute allure sur les rails luisant d'une nocturne averse.

Donc, l'aube s'est levée sur un Paris si vide que le premier clochard a regagné en hâte sa pile de pont et le dernier ivrogne sa porte cochère.

Alors, tout doucement, peu à peu, le paysage a changé. A chaque coin de rue, sur les places, près des églises, devant les bouches de métro, des visages ternes et las, des silhouettes courbées d'avoir moissonné longtemps, très loin, la veille, celles des marchands de muguet, se sont installés avec des corbeilles, des paniers, des cartons débordant de grains neigeux, ronds, nacrés, embaumés. Alors, le parfum a hésité un peu — oh! très peu, puis, constatant que l'essence et la fumée ne lui déclaraient aucune guerre nauséabonde, il s'est envolé et a pris possession de la ville tout entière, pénétrant jusque dans les immeubles les mieux clos pour en arracher les paresseux, les dolents, les timides en leur chantonnant à l'oreille.

— Qui n'a pas son muguet, son joli muguet? Du bonheur, m'sieurs-dames! Du Bonheur! Qui n'a pas son muguet porte-bonheur?

Alix Machein s'est éveillée à l'heure habituelle et, au sortir d'un sommeil sans rêves, elle a jeté un coup d'oeil inquiet à son réveil en murmurant:

— Il n'a pas sonné, je vais être en retard au bureau!

Puis, très vite, elle s'est souvenue qu'il n'y avait pas de bureau aujourd'hui, et, ramenant les couvertures sur son épaule frissonnant au soufle de la brise, elle a décidé de dormir encore un peu, mais elle n'a pu replonger dans le néant et, pour comble de malchance, un parfum insolite est venu chatouiller ses narines. La jeune fille s'est levée pour fermer la fenêtre qu'elle laisse ouverte la nuit; elle a regagné son lit et, étendue sur le dos, elle a attendu.

Attendu quoi, au juste? Elle n'aurait pu le dire, si on lui avait posé cette question indiscrète. Un signe, peut-être, un signe qui l'obligerait à faire tous les gestes habituels, inutiles aujourd'hui puisqu'elle n'ira pas au bureau et que ni devoir, ni plaisir ne l'appellent nulle part. Le dimanche, ce n'est pas la même chose; il y a la messe, le marché, le ménage, toutes les obligations rituelles des femmes qui travaillent une longue semaine et rentrent trop fatiguées, le soir, pour prolonger dans la nuit un labeur épuisant. Le dimanche n'est pas très loin — trois jours à peine — et son minuscule appartement juché très haut sur la Butte-Montmartre, brille des soins récents qu'elle lui a prodigués. Son trousseau, réduit à sa plus simple expression, bien rangé dans l'armoire, n'appelle ni le fer, ni l'aiguille.

Remontant plus haut la couverture, Alix s'est enjoint:

— Je veux dormir, et je dormirai!

Mais il y a eu le signe... Une voix gouailleuse et claire, la voix d'un gosse à Poulbot, qui s'est mise à lancer, juste sous sa fenêtre:

— Du bonheur, m'sieurs-dames, du bonheur, qui n'a pas son muguet, son joli muguet, son muguet porte-bonheur? Achetez-moi mon muguet, m'sieurs--dames, il est frais, il est beau et il sent bon, ah! c'qu'il sent bon, mon muguet, c'qu'il sent bon!

Alix s'est levée à nouveau, a enfilé son peignoir, ouvert à nouveau les titres et des bouffées de parfum se sont précipitées dans sa chambre. En bas, un gamin aux yeux rieurs, à la toison d'étoupe hérissée d'épis tend ses bouquets aux premiers passants.

— Qui n'a pas son muguet, son joli muguet? M'sieur, pour elle, voyons, pour elle, du bonheur, tout plein de bonheur!

Elle... Ce jeune homme, qui achète deux brins perdus au milieu de trois feuilles, sait à qui il les offrira... Le vieux monsieur, la petite fille, la grosse dame le savent aussi. Tous sourient, tous achètent, tous s'en vont, leur minuscule bouquet aux doigts, le regard brillant de la joie qu'ils vont faire naître. Un instant, le gamin reste seul et lève machinalement le nez vers la maison où s'adosse son panier.

— Descendez vite, la belle, crie-t-il, sinon y en aura plus pour vous!

Alix ferme la fenêtre. Il peut bien vendre tout son muguet, le petit, puisqu'elle ne sait à qui en offrir le moindre brin.

— J'en achèterai quand même, décide-t-elle, rien que pour moi.

Car, si elle n'en offre pas, personne non plus ne lui en offrira...

— Comme d'habitude...

Alix n'est certes pas jalouse, mais elle souffre à crier du cercle de solitude qui l'enserre étroitement, la fait différente des autres et ne permet aucun échange, aucun contact.

— C'est ma faute... Je suis une orgueilleuse...

Peut-être... C'est aussi la conséquence logique d'une enfance sans joie, petite vie orpheline sous la férule d'une tante revêche, d'études abrégées pour gagner plus vite son pain. Puis la tante est morte et Alix l'a tout de même pleurée, parce qu'en dépit de son exécrable caractère, elle était une présence. Pas une seule amie d'enfance... La tante supportait difficilement sa nièce et ne tolérait pas la jeunesse.

Alix jeta un rapide coup d'oeil à l'horrible glace de l'horrible armoire léguée par sa tante. C'était cela, le vrai drame de sa vie, qui d'ailleurs se confondait étroitement avec celui de sa solitude. Ternes et raides, ses cheveux encadraient un visage osseux, aux traits forts ; seuls les grands yeux noirs brillaient d'intelligence, mais Alix aurait troqué cette intelligence reconnue, soulignée autour d'elle, contre un visage aimable, plaisant, un peu bébête, un visage qui eût retenu le regard des garçons, provoqué une invitation à danser — si elle avait su danser... Longue, mince jusqu'à la maigreur, le buste plat, de grands pieds, de grandes mains et, pour comble de malheur, l'ignorance totale de ce qu'elle devait choisir pour s'habiller agréablement « ce porte-manteau ». Un tailleur de confection, des blouses sombres occupaient un étroit placard, et les conversations de ses collègues discutant chiffons excédaient la jeune fille.

Ah ! oui, elle était intelligente ! Si ele avait pu, elle aurait poursuivi ses classes, choisi l'enseignement, mais sa tante, d'un ton sans réplique, déclara au moment opportun :

— Les intellectuels, c'est bon dans les familles riches. Chez nous, le brevet suffit. Mon ancien patron est disposé à t'engager comme aide-comptable. Je t'ai nourrie assez longtemps. A ton tour de te suffire.

Elle eût pu suivre les cours du soir, préparer des examens par correspondance, aller aux Sociétés Savantes ; elle avait essayé, pendant quelques semaines, après la mort de sa tante, mais son enfance peu surveillée et les privations de la guerre la laisaient fragile, sujette aux migraines aux maux d'estomac, aux insomnies.

— De l'air, de l'exercice, de longues nuits, telle était l'ordonnance du docteur.

Docile, puisqu'il faut être bien portante pour garder son travail, Alix s'astreignait à faire, à travers Paris, de longs trajets à pied ou, le dimanche, lorsque le soleil brillait, elle prenait un livre et s'installait au bois ou à Montsouris, tout l'après-midi.

Aujourd'hui, c'était un jour plus cruel que tous les autres. Alix n'avait plus rien à lire, bibliothèques et musées étaient fermés ; seul le muguet s'éparpillait aux quatre coins de Paris.

— J'irai chercher n'importe quel bouquin dans n'importe quelle gare.

C'était déjà un projet, une décision. Alix acheva de s'habiller avec une hâte inutile, mit de l'ordre autour d'elle, songea que les livres coûtent cher, mais qu'elle n'avait pas besoin de muguet et qu'elle déjeunerait et dînerait de croissants et de café crème, réfléchit encore... Aux Sociétés Savantes, elle s'était prise de passion pour l'anglais, vite abandonné parce que les cours du soir l'épuisaient. Si elle recommençait, seule ? Peu importe l'accent, quand on ne doit jamais parler une langue, et ce n'est pas entre ses registres qu'elle utiliserait ses connaissances. Alix chercha un livre, une grammaire, un dictionnaire, retrouva un cahier commencé et descendit rapidement, évitant le petit marchand de muguet, trop occupé par deux ou trois clients pour l'interpeller.

Les rues s'animaient.

Ses livres sous le bras, Alix descendit vers la Seine, arriva devant Saint-Germain-l'Auxerrois. Près du porche, des moineaux, des pigeons voletaient autour d'une corbeille de muguet et la jeune fille passa plus vite encore du soleil à l'ombre pour abriter sa peine dans l'église vide.

— Mon Dieu, je ne demande pas de miracle pour sortir de cette horrible solitude où je suis emmurée vivante, non, je ne le demande pas, parce que je ne le mérite pas, mais pourtant ,si vous vouliez m'aider, un peu, rien qu'un peu....

SANDRA DEE

Elle retrouva le soleil, l'air léger et, partout, le parfum du muguet. Au Luxembourg, des enfants jouaient près de leurs mères, femmes lasses et ternes, trop pauvres sans doute, ou trop fatiguées pour emmener leur progéniture à la campagne. Alix choisit un fauteuil isolé sous un marronnier dont les fleurs couvraient le sol d'une neige rosée, ouvrit ses livres, s'absorba dans son travail. Le temps passa et, soudain la jeune fille eut froid. Elle chercha une autre place au soleil, s'installa à nouveau sans prendre garde à son voisin qui, après un rapide coup d'oeil — ce coup d'oeil dont elle refusait toujours de s'apercevoir, tant il était indifférent — se replongea dans la lecture d'un journal, puis, au bout d'un moment, se leva et s'en alla en abandonnant l'hebdomadaire sur son siège. Alix travaillait toujours. Il faisait si bon, tout était si tranquille... Pourtant, la jeune fille sentit peu à peu un cercle, de migraine serrer son front. Sagement, elle ferma son livre, soupira, regarda autour d'elle. Les mamans avaient emmené leurs petits pour le repas du midi et n'étaient pas encore revenues ; l'horloge du Sénat marquait deux heures passées, mais Alix n'avait pas faim. Plus tard, elle goûterait ; en attendant... Elle soupira, s'assura qu'elle était seule, s'étira, soupira encore, puis aperçut le journal. D'ordinaire, elle ne prenait jamais une feuille abandonnée par un inconnu ; aujourd'hui, tout était différent, c'était le premier mai et rien n'avait d'importance. Alix prit le journal, parcourut un article, s'attarda aux caricatures, aborda les annonces matrimoniales. C'était vraiment la rubrique la plus amusante. Comment autant de « J. F. jolies, élégantes, bien sous tous les rapports » avaient-elles besoin de recourir à la presse pour rencontrer l'homme de leur vie parmi ces nombreux « Ing. » ou « Doc. » ou « 40 ans, dans les aff. », nantis de plusieurs millions par an, d'un appartement et d'une voiture qui, eux aussi, confiaient au hasard le soin de leur envoyer sous enveloppe, « No au Journal », la compagne rêvée ?

Ce ne serait pas elle, Alix Machein, qui se risquerait à courir au-devant de pareilles désillusions...

La jeune fille replia le journal, le glissa entre son cahier et son cours d'anglais et, comme le jardin s'animait à nouveau, décida d'entrer dans un salon de thé voisin, puis de rentrer chez elle à pied, comme elle était venue.

Là-haut sur la Butte, le petit marchand de muguet vendait ses derniers bouquets ; son visage rétréci de fatigue riait toujours et, de sa voix éraillée, il interpella Alix :

— Un brin de muguet, m'zelle ? Du bonheur, du bonheur pour toute l'année, je rentre chez nous, je vous le donne !

Une bouffée de chaleur humaine envahit le coeur de la jeune fille ; quelqu'un lui offrait du muguet avant le coucher du soleil.

— C'est gentil, et j'accepte celui-ci pour moi, mais je t'achète aussi le reste. Maintenant rentre, petit, tu as gagné de te reposer.

— Bah ! la fatigue, ça passe ! C'est « moman » qui va être contente !

« Moman », la maison, la tendresse... Qu'est-ce que la misère auprès de ces trésors ? Triste, encore ? Non, Alix ne voulait plus être triste. Elle plongea son visage dans les clochettes embaumées, monta chez elle avec une résolution bien arrêtée d'optimisme et, de crainte de la voir se dissoudre à une allure record entre ses quatre murs, se coucha avant la nuit en songeant que le sommeil était la plus belle invention de la création.

II

Un menu, ma chère, à faire pâlir Larue lui-lui-même !

Naturellement, Christiane n'est jamais allée chez Larue, mais elle aime les comparaisons susceptibles d'éveiller l'envie de ses collègues.

— Moi, conte Lucie, j'étais invitée à Compiègne chez mes beaux-parents ; nous avons rapporté des bottes et des bottes de muguet, l'appartement en est plein.

— Je suis allé travailler mon jardin, dit M. Charles, j'ai des laitues à ne savoir qu'en faire, et les petits pois...

— Et vous, Alix, vous êtes-vous bien amusée ? demande Christiane, par politesse plus que par sympathie.

— Très bien, merci.

Déjà, personne ne s'occupe plus de la comptable, qui dispose quelques brins de muguet dans un verre, sur son bureau. Toujours silencieuse, acharnée au travail, lointaine et si peu aimable — quoique serviable, chacun ici en a fait l'expérience — Alix laisse vite tomber la conversation.

Malgré ses belles résolutions, la jeune fille n'a pas fermé l'oeil de la dernière à la première lueur du jour. Les bouquets remplissent la place d'une odeur entêtante, en dépit de la fenêtre grande ouverte, et sur ces ondes mouvantes de parfum les idées vont, viennent, se croisent, se heurtent, se déforment, prennent l'allure d'un rêve incohérent qui se mue en cauchemar.

« Mr. bien sous ts rapports, cherche... J. F. 25 ans, seule, b. sit. Affect. Voudrait renc. J. H. 30 ans, 10 mill... Cél. »

Une ronde fantastique se noue et se dénoue dans la pièce, trop petite pour contenir ces intrus, dégagés des lois de la pesanteur, et qui montent sur l'armoire, s'installent entre les livres des rayons, flottent contre le plafond, comme des poupées de baudruche de la foire. Ils sourient avec des gestes maniérés, des oeillades provocantes, des expressions désabusées ou l'air sombre et désespéré de ceux qui n'attendent plus qu'un peu de pitié, versée par une âme inconnue.

Fatiguée, énervée, Alix a rallumé sa lampe de chevet et, après un long moment de réflexion elle va chercher le journal abandonné entre ses livres d'anglais, l'ouvre à la place des petites annonces, réfléchit encore, hésite, griffonne des lignes et des lignes d'abréviations sur les marges blanches.

— Non, je ne serai pas assez imprudente, assez folle pour me risquer ainsi...

La petite lampe n'a pas chassé tous les fantômes ; près de la fenêtre, une jeune fille au sourire très doux encourage la solitaire :

— Essaye...! Il en coûte si peu...

Au pied du divan, une silhouette masculine glisse avec un léger salut, en jetant d'un ton mystérieux :

— Qui sait ?

Alix a trop de bon sens pour croire au bonheur rencontré, cueilli sur ce chemin douteux ; cependant, à défaut de bonheur — qui a nom amour — si elle trouvait seulement l'amitié, moins encore, un simple échange de correspondance qui mettrait un intérêt, si mince soit-il, dans sa vie ? Envoyer une lettre, attendre une réponse, écrire encore, attendre encore, c'est quelque chose... surtout, c'est mieux que rien ! Il doit bien y avoir dans le vaste monde un être aussi seul qu'elle, aussi triste, aussi désemparé ; pourquoi ne pas essayer de l'atteindre ?

Elle griffonne, compte les signes, les lignes — il ne faut pas trop écorner son maigre budget — et décide de se limiter à cette brève annonce, qui ne ressemble en rien aux autres :

« J. F., 25 ans, pas jolie, intell., ayant beaucoup lu, seule, cherche correspondant agréable, âgé et phys. indiff. »

Une franchise à décourager les plus audacieux ! Tant pis, Alix ne veut tromper personne, ni sur elle-même, ni sur ses intentions, pures jusqu'au ridicule, dans cette rubrique où la correction des appels lancés dans l'espace se limite à la forme.

Enveloppe, lettre expliquant qu'elle passera prendre les réponses. Là, tout est prêt. Levée très tôt, elle est allée à la poste prendre un mandat, expédier le pli, puis elle s'est rendue au bureau et la longue journée a commencé, cette journée, qui sera suivie de tant d'autres, jusqu'à ce que paraisse l'annonce, et ensuite...

Cet « ensuite » a été le plus long à vivre. Dompter son impatience, qui maintient dans ses yeux noirs la lueur dont s'étonnent ses collègues. Alix s'est interdit de passer au journal quatre jours durant après la parution de l'annonce, puis, n'y tenant plus, elle y a couru à midi, errant dans des escaliers, des couloirs à n'en plus finir, avant de trouver le service compétent. Fine, jolie, élégante, une femme préside à la distribution du courrier. Heureusement à cette heure où, comme dit M. Charles, les braves gens ont le droit d'aller réparer leurs forces, cette femme est seule

Lors de son séjour à Hollywood, le roi HUSSEIN de Jordanie a tenu à rencontrer DEBBIE REYNOLDS et GLENN FORD pour lesquels il éprouve une grande admiration.

dans un bureau confortable, qui fait songer à une poste restante perfectionnée et accueillante.

— Je viens pour l'annonce 15893, murmure Alix, d'une voix tellement étouffée d'anxiété et de honte — ou, de honte ! — que la préposée est obligée de lui faire répéter son numéro avant de chercher dans les petits casiers, dont c'est consolant — beaucoup sont vides, et de lui tendre deux enveloppes.

— Voici, mademoiselle, mais c'est un peu tôt, il faudra revenir, il y a des correspondans éloignés, des courriers longs à nous parvenir.

Elle est gentille, encourageante, et ajoute :

— Si vous vouliez recevoir les réponses chez vous, pour ne pas vous déranger... ?

— Non, merci, madame, je repasserai.

Alix cache les enveloppes dans son sac, sort en hâte, gagne un petit café pour y grignoter deux croissants en lisant ses lettres à l'abri des indiscrets.

La première, d'une écriture mal assurée, d'un français hésitant et d'une orthographie plus que douteuse, est signée d'un nom indéchiffrable, aux consonnes multiples, qui ne peut, à coup sûr, se prononcer qu'avec un fort accent d'Europe centrale. La jeune fille comprend difficilement qu'il s'agit d'un vieil homme malade à la recherche d'une Française dévouée aux proscrits malheureux, pour soigner ses rhumatismes et tenir son ménage.

L'autre missive émane d'un écrivain — dit-il — à l'aurore d'une carrière étonnante, consacrée au cinéma. Il cherche une collaboratrice, muse et critique tout ensemble, dont l'intelligente laideur ferait la fortune dans un rôle « du tonnerre » qu'il lui réserve lors du « tournage » de son premier film.

Amusée et déçue, Alix replie ses lettres et les enferme à nouveau. Elle les gardera — sans y répondre — pour les relire lorsque la folle du logis fera à nouveau des siennes.

— Pour un début, ce n'est pas mal... Attendons encore...

Trois jours plus tard, Alix retourne au journal. Rien.

— La deuxième semaine est toujours la meilleure, affirme la jeune femme, notre hebdomadaire a des lecteurs un peu partout dans le monde, mais il faut le temps de les atteindre.

— Merci, madame, répond poliment Alix, dont l'espoir s'envole et le visage se crispe pour retenir les larmes qui montent malgré elle à ses paupières.

— D'ailleurs, reprend l'employée, psychologue par entraînement, et compatissante par naturelle bonté, si cette annonce ne vous donne pas satisfaction, vous pourrez en passer une autre dans quelque temps, sous une autre forme. Il ne faut pas vous décourager, mademoiselle, j'ai vu de multiples exemples très réconfortants.

— Vraiment ? demande Alix, dont le regard s'éclaire à nouveau.

— Si je vous le dis, mademoiselle, ce n'est pas pour vous engager dans des frais inutiles ; notre rubrique ne manque pas de clients, vous avez pu vous en rendre compte. J'ai tellement d'expérience, je puis me permettre de vous donner un conseil.

— Merci, encore, madame, je reviendrai.

Alix ébauche un sourire et gagne la sortie, où elle croise un inconnu qui s'efface pour lui tenir la porte et, derrière elle, entend l'homme lancer gaiement :

— Ma chère Hélène, je viens vous libérer. Vous devez mourir de faim, allez vite déjeuner, il en est grand temps. Voyez, en égoïste que je suis, je me suis attardé à bavarder avec un copain... Ces hommes, hein ?

Le dialogue se poursuit sur le même ton, mais la jeune fille n'ose s'attarder dans le couloir pour en entendre davantage. Ainsi, il y a des bureaux où règne une camaraderie joyeuse et saine, et l'amitié, et tout ce qui fait le charme du travail en commun... La jeune femme est aimable, son compagnon... Au fait, l'a-t-elle vu ? A peine. Une grande silhouette mince, des yeux clairs, des cheveux légèrement grisonnants surmontant un front jeune. Alix soupire et s'en va vers sa sombre géole, son éternelle lampe, ses ternes compagnons. Elle reviendra sûrement, mais sans grand espoir, et déjà elle cherche comment elle rédigera sa prochaine annonce.

Courageuse et persévérante, patiente aussi, Alix Machein attend toute une semaine, une mortelle semaine, pour oser reprendre le chemin du journal. Elle s'est fixé ce délai, elle a eu le cran de ne pas tricher avec elle-même. Et maintenant...

Double déception. La jeune femme n'est pas là pour trier les lettres de ses doigts voltigeants, et, d'ailleurs, il n'y a aucune enveloppe pour l'annonce 15893. Et, cette fâcheuse nouvelle, c'est l'inconnu aperçu l'autre jour qui la lui apprend.

— Bien, murmure Alix. Je...

Elle hésite, demande dans un souffle :

— Votre collègue est absente ?

— Pour quelque temps, oui, mademoiselle. Vous désiriez la voir personnellement ?

— C'est que .. enfin... elle est si aimable...

— Certes, mais si je puis vous être utile, ce sera de grand coeur, mademoiselle ; je suis très au courant du service, que nous assurons ensemble toute l'année.

— Je ne veux pas dire...

— Je sais, je sais. Vous désirez peut-être passer une autre annonce ?

Alix lève enfin sur son interlocuteur ses grands yeux étonnés. Comment a-t-il pu deviner ?

L'homme sourit. Il a un joli sourire, timide et bienveillant, un sourire qui semble s'adresser à la femme, non à la cliente, et la jeune fille en est inexplicablement réconfortée.

— Si je me permets de vous poser cette question, c'est que je connais l'insuccès fréquent d'une première tentative...

— Vraiment ? Votre collègue m'avait déjà laissé entendre que...

Elle ne sait comment achever, sourit à son tour en ouvrant son sac, d'où elle tire une enveloppe toute préparée.

— Voyez, dit-elle avec une gaieté qui la transforme tout à coup, j'ai préparé le texte.

— Vous permettez ?

Il ouvre le pli, en sort une feuille, déchiffre à haute voix :

— « Célibataire, 25 ans, cultivée, désire corres-

pondre avec monsieur triste et seul, pour charme solitude, âge et physique indifférents ».

Les yeux clairs, le maigre visage, le front haut et les tempes grises gardent leur impassibilité professionnelle, mais l'homme remarque :

— Vous avez modifié votre premier texte.

Surprise, Alix s'écrie :

— Comment le savez-vous ?

— La première annonce était rédigée dans des termes assez exceptionnels pour me frapper ; l'autre jour, en vous rencontrant, vous m'avez parue si mélancolique que j'ai demandé à Hélène pour quel numéro vous veniez, non par curiosité, soyez-en sûre, mais plutôt par... sympathie. Vous comprenez, dans ce service, la psychologie joue un grand rôle, du moins lorsqu'on peut s'intéresser aux correspondants — ce n'est pas toujours le cas... Ainsi, le rapprochement s'est fait lorsque vous êtes entrée tout à l'heure. Vous ne m'en voulez pas ?

— Oh ! non.

— Puis-je ajouter que vous avez bien fait de changer au moins un détail ?

— Lequel ?

— Eh bien !... ce « pas jolie » plutôt fâcheux. D'abord, c'est faux.

Et, voyant le visage d'Alix s'empourprer, l'homme ajouta très vite :

— Puis, il faut laisser la place au rêve...

— Mais, proteste la jeune fille, je sais me voir telle que je suis, et si je trouve un correspondant qui me demande plus tard ma photo ?

— Un professionnel saura vous prendre sous l'angle le plus favorable — nous en avons tous un — et souligner votre charme particulier. Puis, lorsqu'on apprécie l'esprit et l'intelligence d'une femme, son physique est toujours agréable.

Alix regarde longuement son interlocuteur. A-t-il seulement le sens du commerce, et voit-il sourdre une source abondante d'annonces à peu près ininterrompue ? Ou est-il sincère au moins en partie ?

— C'est ma dernière tentative, dit-elle fermement.

— Je vous fais perdre votre temps, excusez-moi, monsieur, je reviendrai la semaine prochaine.

— Entendu. Au revoir, mademoiselle.

Il l'accompagne jusqu'à la porte et s'incline courtoisement.

Une fois dehors, Alix hésite, tout étourdie. « Pas jolie, plutôt fâcheux... D'abord, c'est faux... » Ces mots tintent dans sa tête... et encore : « Votre charme particulier... » Inouï ! Jamais elle n'aurait supposé entendre cela dans une bouche masculine... Et Alix s'arrête devant la glace d'une devanture, s'examine avec une complaisance voulue. De beaux yeux... Mais le reste... ? Ah ! le reste !

L'heure passe... La jeune fille court jusqu'à la station du métro, s'y engouffre, bouscule une midinette ravissante qui lance, furieuse :

— Alors ! quoi, la grande bringue, c'est tout de même pas pour rejoindre votre amoureux que vous renversez les gens ?

— Si, justement !

Mensonge, mensonge innocent, l'espace d'un éclair — le temps de surprendre la mime stupéfaite de la petite.

III

Au bureau, ils sont tous autour de M. Charles, penché sur une feuille où s'allongent des noms et des chiffres. Tous les employés ont travaillé dur à l'inventaire annuel, et c'est le moment des gratifications. Très excités, ils discutent, protestent, réclament. Alix avait complètement perdu de vue cette importante question et gagne sa place avec quelques minutes de retard, soucieuse surtout de n'être pas remarquée. En un instant elle est au travail, mais à peine a-t-elle ouvert son registre que Lucie l'interpelle :

— Cela ne vous intéresse pas, de savoir combien vous allez toucher ? Il est vrai que vous êtes seule, vous en avez toujours assez !

Alix se lève et répond doucement :

— Je serai tout de même contente de participer à la distribution ! Monsieur Charles annoncez-moi la bonne nouvelle ?

— Vous doublez votre mois, ma petite, tout juste.

— Tant mieux !

C'est la première fois que la fameuse gratification est, pour Mlle Machein, aussi importante ; le patron a donc enfin récompensé son labeur acharné, l'exactitude de ses comptes et la tenue de ses livres. Alix ose encore poser une question :

— A quelle date recevrons-nous nos enveloppes ?

— Demain, j'ai les fonds.

Demain... Les livres sont à jour, elle peut se donner un peu de latitude et couvrir une vieille enveloppe de chiffres mystérieux. Demain... vendredi... Après-demain... Tant pis, elle dépensera tout, jusqu'au dernier billet ! Elle entend encore la midinette qui l'a traitée de grande bringue, avec la certitude qu'aucun amoureux ne l'attendait — et elle ne se trompait point. Mais cela ne durera pas toujours... Pas jolie ? C'est faux ! faux ! faux !

— Et s'« il » avait menti pour me rendre confiance, pour me faire plaisir... ?

Un secret tremblement noue la gorge d'Alix, la rejette dans un abîme de doute, d'angoisse.

— D'ailleurs, qu'importe ? Je cherche un correspondant qui ne me verra jamais... Pourquoi me lancer dans des essais ridicules ? Je n'oserai jamais acheter tout cela... Les vendeuses se moqueront de moi aussitôt que j'aurai tourné le dos, délestée de mon argent et chargée de petits pots inutiles... Avec mon physique, il n'y a rien à faire...

Elle hésite, tergiverse, se décide, renonce déjà. Mais *La Beauté pour toutes* est là, au coin de la rue, toute brillante et satinée, offrant un idéal visage de femme vers lequel se penche en souriant un merveilleux visage d'homme, tous deux parfaitement niais pour Alix, et séduisants, pour les autres.

— Trente francs... je ne risque que trente francs... Je verrai bien.

Quelle soirée ! Cette lecture est affolante. D'abord, l'éditorial, mesuré, judicieux. Découvrir son type... Comme c'est commode ! Ensuite... La culture physique de Maryse, la leçon de maintien de Delphine, la ligne à adopter en couture pour les fortes, les maigres, les moins maigres et les plus

minces, les couleurs... la nuance à la mode... Enfin, le visage... Une glace à la main, la revue ouverte sur ses genoux, Alix se lance dans un examen aussi impitoyable que décevant. Dix fois, tentée de briser le miroir, de déchirer la revue, puis, méthodique, elle prend un crayon, souligne « les postes » — comme on dit dans les affaires — correspondant à ses traits, et, minutieusement, dresse la liste des corrections à apporter aux dons malencontreux de la nature. Ensuite, le peigne se substitue au crayon pour de multiples essais de coiffure. Surtout, ne pas tenir compte strictement de la mode — c'est le précieux avis de Sophie — et chercher à adoucir les contours anguleux du visage, tout en laissant découvert le front haut, lumineux. Pour commencer, ce shampooing dont elle a tous les éléments sous la main — oeufs, huile, rhum. Vite, le mélange, l'application, le chiffon noué sur la tête, et une heure devant soi pour préparer les bigoudis en coupant en petits morceaux, faute de mieux, un vieux fil électrique retrouvé au fond du tiroir.

Epuisée, Alix s'est couchée à une heure indue, le crâne hérissé d'instruments de torture qui lui ont assuré une insomnie implacable durant laquelle elle s'est promis de s'offrir une permanente, si cet essai est valable.

— Quelle horreur ! s'écria-t-elle au matin.

Crépue comme le plus pur échantillon de la race noire, sa chevelure l'auréole de ridicule ; d'une brosse furieuse. Alix tente de réparer le désastre, n'y parvient qu'à moitié et arrive au bureau avec une pointe de rouge étroitement nouée sous le menton, pour éviter les commentaires ironiques de ses collègues, qui lui demandent avec intérêt :

— Auriez-vous mal aux dents ?

— Oh ! répond-elle modeste, quelques névralgies seulement.

Consciencieusement, elle étouffe toute la matinée sous sa pointe, en se demandant si elle aura quand même le courage de se lancer dans les emplettes prévues. Vers midi, elle est fermement résolue à y renoncer et, au lieu de prendre, une fois libre, le chemin ruineux des grands magasins, elle gagne à pied la rive gauche pour se réfugier au Luxembourg, asile tout désigné pour une rêverie aussi mélancolique que solitaire. Une fois libérée du regard de ses camarades, elle a roulé l'écharpe dans son sac et accepté la fraîcheur bienfaisante d'une averse printanière.

« Au point où j'en suis...

Boulevard Saint-Germain, elle est si profondément plongée dans ses pensées qu'elle heurte violemment une passante, entend le choc d'un objet sur le trottoir et une exclamation désolée.

Une grande fille est devant elle, une grande fille du quartier, à coup sûr. Jupe de toile grise, très ample, blouse claire, cheveux noirs courts, presque bien coiffés, visage rieur et doux, sans aucun fard, et, dans les bras, une mandoline qu'elle vient de ramasser et examine avec la moue d'un enfant prêt à pleurer.

— Qu'ai-je fait, mademoiselle ? demande Alix, angoissée.

— C'est ma faute... Je courais, comme toujours... Je n'avais qu'à être prudente...

— Moi aussi, j'aurait dû regarder devant moi... Votre mandoline est brisée ?

— Faussée, seulement, mais je chante ce soir... Comment vais-je faire ? J'étais si contente d'avoir trouvé un engagement, depuis le temps que je suis sans travail...

— Vous chanterez ! affirme Alix. Où y a-t-il un luthier ? La réparation ne sera peut-être pas longue à faire ? Vous louerez un autre instrument en attendant.

— C'est que... murmure la jeune fille, sans oser achever.

Puis elle regarde Alix, et, sans doute encouragée par la compassion qu'elle lit sur son visage, elle explique avec un franc sourire :

— Je n'ai pas d'argent.

— J'en ai, moi !

L'autre la regarde, proteste, refuse. Une discussion s'engage, et Alix insiste tant que l'inconnue murmure :

— J'accepte provisoirement. Allons chez le luthier. il y en a un du côté de Notre-Dame, et je vous ferai un reçu, en attendant que je puisse vous rembourser, dès que j'aurai touché mon cachet.

— Allons, mais je vous en prie, laissez-moi régler cette réparation, dont je suis responsable. J'ai du travail, moi, et je viens de recevoir une gratification.

Alix apprend avec stupeur que cette gamine, qui paraît avoir seize ans à peine, est mariée — c'est vrai, elle a une alliance — mère de famille, que Philippe, son gamin de mari, fait son service militaire, que la nourrice de Pierre-Marc menace de porter le bébé à l'Assistance, si on ne lui règle pas les mois en retard.

— Philippe et moi, sommes orphelins ; je fais quelques heures de ménage, quand je n'ai pas de tour de chant par-ci, par-là, mais j'ai été malade cet hiver, ça a tout démoli...

— Tout s'arrangera, promet Alix ; vous êtes jeune, aimée, vous avez un enfant, vous êtes riche, madame !

— « Madame », c'est trop sérieux pour moi, réplique l'autre en riant, je m'appelle Bérengère, et vous ?

— Moi Alix.

— C'est doux, ça fait penser à l'eau qui court... J'aimerais une chanson avec « Alix » dedans. Vous êtes mariée ?

— Non, avoue Alix, comme si elle confessait la pire des tares.

— Cela viendra. Vous avez de beaux yeux, de jolis cheveux. Pourquoi vous habillez-vous comme une vieille ?

Un peu ahurie, Alix jette un coup d'oeil à la glace d'une devanture, et constate avec surprise que la pluie a tout arrangé ; de crépus, ses cheveux sont devenus ondés et encadrent gracieusement son visage, mais c'est exact, auprès de Bérengère elle a l'air d'une vieille fille exhumée d'un album de photos jaunies.

— Jusqu'ici, je n'ai guère prêté attention à ma toilette, mais j'avais justement l'intention...

— Vous êtes une chic fille ! déclare Bérengère, radieuse. Venez ce soir, je dirai que vous êtes ma belle-soeur, je vous cacherai dans les coulisses,

vous vous amuserez bien, justement, il y a d'excellents numéros au programme. Je vous dois bien cela, en attendant de vous rembourser !

— Je n'ai pas de robe...

— Pour les coulisses, à côté du pompier de service ? Vous trouverez bien une blouse un peu plus gaie que celle-ci ? Faites-moi plaisir et venez, vous m'avez rendu un tel service ! Notez vite l'adresse.

— Je viendrai. Si nous goûtions ensemble, à présent ? Je n'ai pas déjeuné, et vous ?

— Quelle question ! Non, bien sûr !

— Nous sommes passées devant une crêperie, tout à l'heure ; aimez-vous les crêpes ? J'en raffole.

Les yeux et les dents de Bérengère brillent dans son visage d'enfant mal nourri.

— Moi aussi.

Quelle étrange journée ! Alix s'est décidée à acheter — pour commencer — une légère blouse de mousseline de soie d'or pâle, dont le ton s'harmonise avec son teint mat, et les fronces dissimulent sa maigreur. Puis, elile s'est arrêtée longuement dans une parfumerie, réduisant ses emplettes aux soins de beauté dûment conseillés par une vendeuse compétente et consciencieuse, et un bâton de rouge. Le visage si naturel de Bérengère lui a fait comprendre l'inanité des fards. A l'heure dite, elle retrouve sa nouvelle amie et pénètre dans un monde inconnu, derrière l'étroit plateau où elle se fait toute petite — justement près du pompier de service, un garçon rieur qui l'installe sur un escabeau. Les chanteurs circulent nonchalamment, s'arrêtent pour regarder l'inconnue ; l'un d'eux demande même :

— Qu'est-ce que tu présentes, ma belle ?

— Rien, rien, répond précipitamment la jeune fille rouge jusqu'aux oreilles.

Un autre revient du plateau les bras chargés de fleurs, et, un sourire moqueur aux lèvres, il distribue les bouquets aux femmes présentes. Choisissant avec soin trois magnifiques oeillets blancs, il les tend à Alix.

— Pour vous, petite. Vous êtes nouvelle, à ce que je vois. Prenez, et gardez ce souvenir. J'en ai reçu le jour de mes débuts et, contrairement à une superstition stupide, ils m'ont porté chance. Le bonheur est une chaîne continue, il ne faut pas en rompre un seul maillon.

Alix balbutie un remerciement indistinct et s'empare des fleurs qu'elle respire longuement pour cacher son embarras.

Bérengère l'arrache à sa songerie en s'arrêtant un instant auprès d'elle avant de gagner la scène.

— Faites une petite prière pour moi, chuchote la jeune femme, je voudrais tellement réussir et j'ai si peur.

On voit battre son coeur sous la mince étoffe du corsage, et ses doigts tremblent sur la mandoline.

— La cigale de la fable, souffle pompier à l'oreille d'Alix, aussi mignonne que celle de mon livre de morceaux choisis quand j'étais à l'école !

Tous deux écoutent la voix frêlé et pure qui s'élèvent, puis avec une assurance croissante, accompagnée du son grêle du fragile instrument, et se tait, ponctuée d'applaudissements nourris. Une autre romance, une autre encore. Bérengère plaît au public, tout va bien.

Emue, contente, essoufflée, Bérengère revient, tenant, elle aussi, des fleurs serrées contre sa poitrine.

— Vous m'avez porté chance ! dit-elle à Alix, prenez ce bouquet... Oh ! vous avez déjà des oeillets ? Qui vous les a donnés ? Venez vite, j'ai une soif !

Elles ont bu ensemble un grand verre de lait froid en bavardant un peu avant de se séparer.

— Si j'osais... dit en hésitant la jeune femme, je vous demanderais de m'accompagner dimanche... Je pourrai enfin aller voir mon bébé et payer la nourrice. Serez-vous libre ?

— Je suis toujours libre.

— Alors, c'est entendu. Rendez-vous dimanche à huit heures du matin, gare de Lyon. Mettez une robe lavable, nous irons nous rouler dans l'herbe avec Pierre-Marc, il adore ça ! Bonsoir, Alix, je vais vite écrire à Philippe pour lui raconter toutes nos aventures d'aujourd'hui, c'est extraordinaire.

IV

La semaine passa pour Alix dans un demi-rêve où elle faisait les gestes habituels, allait, venait, travaillait, sortait, rentrait, l'esprit ailleurs. Habitués à son silence, ses collègues ne s'aperçurent pas qu'elle était devenue tout à fait muette et ne lui posèrent aucune question gênante. En réalité, elle vivait dans un monde où évoluaient un pompier rieur, une chantante cigale aux yeux noirs, un inconnu qui lui tendait trois oeillets blancs pour continuer la chaîne du bonheur. Ces oeillets, surtout, avaient pris pour la jeune fille la valeur d'un symbole et elle s'était demandé comment elle pourrait les conserver indéfiniment dans leur blancheur nacrée.

Le vendredi matin, en rangeant hâtivement sa chambre, elle retrouva le journal où figurait sa première annonce.

— Il faut que je passe au service du courrier... Je n'y ai pas songé... Si j'avais une lettre.

A midi, elle courut aux Champs-Elysées, entra avec assurance dans le grand bureau vide. Toute timidité l'avait abandonnée. Sa démarche était logique. Quand on entreprend quelque chose, il faut aller jusqu'au bout, et puisque l'employé l'avait assurée que les réponses pouvaient venir de loin, elle devait, s'en rendre compte, en attendant les résultats de la deuxième annonce.

Le collègue d'Hélène était là et la salua gaiement d'un :

— Bonjour, mademoiselle 15,893 ! Je vous attendais, vous avez du courrier, aujourd'hui ! Puis il se reprit, hésita, ajouta : Oh ! pardon... Mais si, c'est bien vous... Cependant...

Alix lui jeta un regard amusé.

— Est-ce moi, vraiment ? Ne vous trompez-vous pas ?

Il la regarda quelques instants en silence et répondit :

— A n'en pas douter. Voici, mademoiselle.

Une longue enveloppe, bordée de tricolore, avec le mention « Par avion », et un numéro inscrit d'une main ferme.

— Je vous remercie.

Déjà elle faisait demi-tour, lorsque l'employé le rappela.

— Votre nouvelle annonce a paru hier, comme je vous l'avais promis, vous l'avez constaté ?

— Je... non... j'ai oublié d'acheter le journal.

Il parut stupéfait et navré, et elle s'en aperçut.

— J'ai été très occupée...

Le regard de l'homme effleura sa blouse, ses cheveux ondulés et brillants, ses joues légèrement poudrées, ses lèvres délicatement rougies, puis se détourna.

— Je comprends, dit-il avec un rien de mélancolie.

De quoi se mêlait-il ? Elle riposta, avec une irritation naissante :

— Il n'y a rien à comprendre !

— Evidemment, cependant, nos clientes sont d'ordinaire moins indifférentes.

Parce qu'il avait raison, elle se sentit vexée.

— Vous m'avez déjà fait remarquer que mon annonce n'était pas banale ; ne soyez pas surpris d'une distraction à laquelle vous n'êtes pas accoutumé.

— Je ne me permettrais pas d'émettre une opinion personnelle tout à fait en dehors de mes attributions.

Alix ne pouvait supporter l'idée de froisser quelqu'un qui lui avait témoigné de la sympathie et à qui, au surplus, elle devait beaucoup.

— Je n'ai pas mis cette intention dans ma remarque. Vous avez été très encourageant, et je ne l'oublie pas. Maintenant je me sauve. A bientôt, monsieur.... Mr.... ?

— Xavier Semasset.

— Alix Machein. Elle ajouta avec un rire gamin qui la transforma : e-i-n, ce n'est pas une blague !

Elle tendit la main au jeune homme et s'en fut.

V

Triste ? *souvent ; seul ? oui, au milieu de mes camarades ; vingt-huit ans, mais cette précision vous laisse indifférente, et indifférente aussi un physique tellement quelconque que mieux vaut n'en point parler. Vous êtes si peu exigeante, mademoiselle l'inconnue, que j'ose vous écrire, souhaitant une réponse, suivie de beaucoup d'autres...*»

Une fine écriture d'intellectuel couvrait les minces feuillets signés du lieutenant Claude Nauroy, d'un groupe de méharistes du Sahara. Le jeune officier ne donnait pas beaucoup de détails, se contentant d'expliquer que toute sa famille avait été tuée dans un bombardement, en Normandie, lui-même se trouvant alors à Paris pour ses études. Le lycée, puis le régiment, l'école et le désert. Une petite photo accompagnait l'épître. Les sables... une ligne de dunes... une file de méhara, des silhouettes dont les burnous s'envolaient comme des ailes au vent du désert. Nauroy n'aimait ni les cartes, ni l'alcool, fumait à peine. Les soirées étaient interminables et les livres manquaient. Ses camarades recevaient beaucoup de lettres, lui, jamais. Le dernier avion avait apporté les journaux, et la première annonce, si modeste, de l'inconnue dont il avait cru deviner la solitude aussi angoissante que la sienne. Il serait heureux de correspondre avec elle. Sans doute ne se rencontreraient-ils jamais ; il ne prenait même pas ses permissions régulières, puisque personne, nulle part ne l'attendait. Déjà, il était un célibataire endurci ; il s'était donné tout entier au désert, et le désert jaloux le garderait, sans exclure, cependant, la possibilité d'une échange d'idées auquel il aspirait depuis longtemps. Pour conclure, il adressait à Alix ses respectueux compliments.

Dans son coin sombre où personne ne faisait attention à elle, la jeune fille relut plusieurs fois la lettre de Claude et elle croyait voir en surimpression le pompier, Bérengère, le chanteur aux oeillets blancs, la mandoline et les sables, et ces cavaliers légers, si frêles, et maîtres du désert... Toutes ces images tournaient devant ses yeux en une ronde qui lui donnait le vertige et elle se trompa deux fois dans ses comptes, ce qui ne lui arrivait jamais, tout en composant mentalement sa réponse.

Ce soir-là, Alix rentra très vite chez elle pour écrire au jeune officier et lui promettre un colis de livres un peu fatigués, ce dont elle s'excusait, mais qu'elle serait heureuse de lui envoyer. Pour la première fois, elle se trouvait bien dans sa chambre vieillotte, toute pleine du silence de la nuit ; de temps en temps, elle posait son stylo pour regarder le cadre où les trois oeillets brillaient sous le verre qui les protégeait de toute flétrissure. Serait-ce donc vrai que ces fleurs continuaient la chaîne du bonheur ?

Le bonheur ? Un bien grand mot, en l'occurrence. Un petit bonheur, à la mesure de sa petite vie, mais un bonheur tout de même, et qui comptait pour beaucoup parmi les nouveaux bonheurs qui venaient de naître sous ses pas.

* * *

D'un seul coup, la chaleur s'est abattue sur Paris. La météo mentionne une vague venue d'Amérique et qui durera sans doute au moins une dizaine de jours. Ce dimanche de fin mai ressemble au plus beau jour d'été et Alix a revêtu avec joie la légère robe de toile rouge pour rejoindre à l'heure dite Bérengère, après avoir entendu la première messe au Sacré-Coeur. Dans son sac, la jeune fille a glissé un canard en caoutchouc pour Pierre-Marc et elle se hâte de rejoindre son amie la Cigale qui vient à sa rencontre dès qu'elle l'aperçoit et, d'un geste charmant, l'embrasse sur les deux joues.

— Que vous êtes belle, Alix !

— Et vous, Bérengère !

— Moi ? Je n'ai pas de robe neuve, pourtant.

— Vous avez mieux : la jeunesse et la joie.

Quelques repas normaux et la tranquillité d'esprit, ont rendu à la jeune femme son éclat de fruit velouté ; elle l'avoue avec sa simplicité habituelle, résume la dernière lettre de Philippe, et montre l'appareil photographiuqe prêté à une voisine d'hôtel pour tirer des instantanés du bébé, ce qu'elle n'a jamais pu faire encore.

— J'ai pris les billets pour gagner du temps. Allons vite nous installer dans le train. J'ai aussi préparé des sandwiches pour déjeuner, c'est tellement plus économique de les faire soi-même !

La Cigale est prévoyante pour faire mentir la fable et Alix s'émerveille de l'esprit d'organisation de cette femme-enfant.

Penchée à la portière, Bérengère salue de loin la forêt.

— C'est ici que Philippe et moi sommes venus cueillir le muguet, l'année de notre mariage. Où allez-vous, Alix, le premier mai ?

La jeune fille hésite, et prend honnêtement le parti de la franchise en l'habillant toutefois un peu.

— En attendant d'avoir un mari, ou un fiancé, je reste à Paris ce jour-là.

Heureusement, Bérengère écoute à peine et ramasse ses paquets.

— Préparez-vous, Alix, nous allons descendre.

Un si joli dimanche, dont la comptable se souviendra longtemps ! Un dimanche bleu, or et vert, un bébé tout rond, tout brun, avec des yeux pétillants de malice et des cris d'oiseau joyeux, une radieuse cigale, une nourrice radoucie, reconquise, d'ailleurs sincèrement attachée à son poupon et ravie de le garder.

Un dimanche de liberté, de grand air, de rires, de gaieté légère et pure. Bérengère a pris des photos, insistant pour qu'Alix pose seule ou avec Pierre-Marc.

— Si j'ai réussi, je vous donnerai les pellicules, vous pourrez faire faire des agrandissements. Mais si, pour votre amoureux... Bah ! Vous en aurez un, un jour, je vous le promets !

— Ne promettez pas ce que vous ne pouvez pas tenir, Bérengère.

— Le destin n'est pas si méchant. Croyez-moi, et ayez confiance.

La Cigale décharge l'apareil, range le tout dans son sac et, sans en avoir l'air, observe sa compagne.

— Si j'osais, Alix, je vous adresserais une prière...

— Laquelle ?

— Voulez-vous être la marraine de mon fils ?

— Il n'en a donc pas ?

— Pas encore. J'ai été très malade, à sa naissance et lui-même n'était guère robuste. On l'a ondoyé, remettant le baptême jusqu'au retour de Philippe. Vous avez été si bonne pour moi. Philippe est d'accord, nous serions heureux que vous acceptiez ce filleul, tombé à vos pieds d'une mandoline...

— Je veux bien, Bérengère, et je vous remercie ; vous me faites un merveilleux cadeau !

— Philippe essayera de trouver un parrain digne de vous. Maintenant, rentrons, il ne faut pas manquer notre train, je chante ce soir, heureusement ! Nous reviendrons le mois prochain ; plus tôt même si j'ai assez d'argent.

Alix s'est promis de chercher sur ses rayons quelques volumes à expédier à Claude. Elle lui écrira aussi, sans attendre sa réponse, pour lui conter sa journée verte et fraîche, et l'histoire de Cigale, en omettant seulement de mentionner le rôle qu'elle a joué dans la préparation de la mandoline. Alix, écolière, était toujours première en français ; la maîtresse qualifiait son style de « souple et vivant », qualités essentielles dans le genre épistolaire. Elle écrit bien et l'histoire de Cigale devient, sous sa plume, un conte réel et charmant. Alix ne s'en doute pas et elle couvre ses pages en toute simplicité, sans se rendre compte qu'elle livre ainsi beaucoup d'elle-même et laisse transparaître la pointe de mélancolie dont elle n'a pu se défendre dans le pré.

Et puis, la morne semaine recommence. La vague de chaleur continue à peser sur Paris, et Alix, après beaucoup d'hésitations, se décide à remettre sa robe rouge pour aller au bureau. Elle l'a lavée et repassée en rentrant de la forêt ; elle a aussi fait un nouveau shampooing et, grâce à *La Beauté pour Toutes,* elle a substitué aux malencontreux bigoudis une mise en plis artistement disposée. Son arrivée dans le triste entresol sur cour — arrivée d'ordinaire ponctuée de poignées de mains distraites, distribuées sans interrompre le récit passionnant des heures dominicales — a provoqué un brusque silence et les feux croisés de regards braqués sur elle.

Lucie et les autres en restent sans souffle ; elles voudraient bien trouver quelque chose à dire, mais jamais elles n'ont eu l'occasion de faire de compliments à leur compagne de travail, et elle est si bizarre. Alix, avec son mutisme, sa froideur, son air distant ! Ces finnes ne sont pas méchantes, il s'en faut ; timides seulement devant ce qu'elles comprennent mal. La jeune fille leur sait gré à tous de se taire et se glisse sans bruit à sa place. Les registres sont moins noirs, les chiffres moins agressifs. Le grand air a chassé la migraine et, pour lui tenir compagnie toute la matinée, il y a, dans son sac, une longue enveloppe « Paris avion », avec les initiales mystérieuses, les mentions militaires de régiment, de groupe, de secteur, puis, à côté du sac, un paquet enveloppé d'un papier anonyme pour en dissimuler l'adresse, ce paquet qu'elle expédiera tout à l'heure, au lieu de déjeuner.

VI

L'on n'imagine pas, quand on n'en a pas fait personnellement l'expérience, tout ce que contiennent ces quelques demi-heures qui séparent, pour les travailleurs de tout âge, de toutes classes, le labeur du matin et le labeur de l'après-midi. Les hommes lisent les journaux, discutent sport, ou fument béatement un cigare, les femmes — celles qui habitent la banlieue — se hâtent de faire leurs courses. Les amoureux courent à leur rendez-vous ; les solitaires... Comme d'habitude, les solitaires traînent languissamment leur solitude, parcourent un roman et, toujours, ont l'air très absorbés pour ne pas laisser deviner qu'ils ne savent que faire.

Tout en appartenant toujours à cette catégorie, Alix sent déjà qu'elle s'en évade. Si les livres tiennent encore une grande place dans sa vie, c'est surtout pour faire profiter Claude de son choix. Grâce à *La Beauté pour Toutes,* qui consacre plusieurs pages à la mode, aux patrons et au tricot, la jeune fille décide de faire « comme les autres » et, en essayant de se souvenir de ce qu'elle a appris en classe, elle entreprend de tailler et de coudre pour elle un blouse légère et de faire un gilet pour son filleul. Bérengère lui a avoué l'échec de ses tentatives. Malgré toute la bonne volonté du monde, ce n'est pas l'affaire

d'une cigale de manier aiguilles et pelotes de laine...

Et puis, il faut aller au journal. La deuxième annonce a peut-être réussi ?

Alix s'achemine vers les Champs-Elysées sous un soleil impacable et grimpe allégrement les étages, pour trouver, non la silhouette mince et effacée de Xavier, mais le sourire brillant d'Hélène. S'avouera-t-ele la petite déception qu'elle en éprouve ? La jeune femme l'accueille pourtant avec une gentillesse qui appelle la sympathie, et Alix échange quelques mots avec elle — le temps, les vacances, la chaleur... — avant de demander s'il y a du courrier.

— Justement, une lettre vous attend depuis quelques jours, la voici.

— Je vous remercie, mais je continuerai à passer ici de temps en temps. Votre collègue va bien ? Il est peut-être en congé à son tour ?

— Pas encore, mais nous avons repris chacun nos heures de service habituelles. Je lui dirai que vous avez demandé de ses nouveles, il en sera sûrement touché.

— Oh ! ce n'est pas la peine. Au revoir, madame.

Alix s'en va un peu triste. Elle s'était accoutumée à rencontrer Xavier, elle garde de lui un bon souvenir, et elle regrette leur brèves entretiens.

Alix soupire, puis se souvient qu'elle a encore une lettre à lire, une lettre qui n'est pas sûrement de Claude Nauroy, puisque les avions, malgré leur célérité, n'ont pu déjà lui apporter une nouvelle réponse. Elle cherche une chaise à l'ombre, ouvre l'enveloppe et commence à déchiffrer l'écriture élégante, aux lignes descendantes, nerveuse aussi. Elle hésite sur certains mots, revient en arrière pour comprendre le sens exact d'une phrase, pour deviner aussi, ce qu'on ne dit pas.

« Mademoiselle, votre annonce, si différente des autres, m'a surpris, ému aussi, et j'ai cru reconnaître dans son auteur celui — celle plutôt — d'une autre, toute récente, à laquelle j'avais déjà été tenté de répondre. Timide — n'est-ce pas ridicule pour un homme ? — et craignant un échec, je m'étais abstenu. Votre récidive, si je ne me trompe, me prouve que votre appel n'a été ni entendu, ni compris.

« Et pourtant... N'y a-t-il vraiment pas d'âmes capables de recevoir ce message jeté comme une bouteille à la mer, du fond d'une solitude pathétique, parce que sans issue ? Ne cherche-t-on vraiment que l'aventure banale, alors qu'un échange spirituel peut préluder à la plus merveilleuse amitié ?

« Si, comme je crois le deviner, c'est vraiment ce que vous souhaitez, suis-je vraiment trop audacieux ?... »

L'inconnu continuait sur ce thème en termes délicats qui laissaient transparaître une nature fine, un esprit riche et cultivé, un coeur... Oui, celui-là parlait de son coeur. Orphelin dès l'enfance, il n'avait pu achever ses études, puis la guerre, la captivité étaient arrivés ; ensuite, il avait dû chercher une situation, prendre celle qui s'était présentée — il ne disait pas laquelle, d'ailleurs. L'une ou l'autre, peu importait, pourvu qu'elle assurât la matérielle, mais il demeurait seul, irrémédiablement seul, lui qui demandait si peu pour être heureux, mais sans doute était-il trop exigeant encore...

Là commençaient les réticences, et il n'avouait pas exactement ce qu'il cherchait. Quant à la présentation de rigueur, elle était brève :

« J'ai trente-trois ans, un physique terriblement quelconque, aucune audace, je suis incapable de m'affirmer, de m'imposer, la moindre rebuffade me paralyse. La mode est aux complexes, c'est la seule que je suive malgré moi. Si un portrait aussi peu engageant ne vous décourage pas, répondez-moi, mademoiselle, je le souhaite vivement...

Henri Duparc,
poste restante,
Bureau No... »

Alix relut plusieurs fois les pages de vélin gris dont le ton s'harmonisait avec le style, la teneur même de l'épître et qui, par une rencontre étrange, était justement celui qu'Alix avait acheté récemment, puis elle essaya de faire l'analyse graphologique de l'écriture. Pour occuper sa solitude, elle avait acheté un jour un petit manuel et s'était amusée à étudier des reproductions d'autographes d'hommes célèbres, puis les lettres auxquelles elle répondait, au bureau, lorsqu'elle remplaçait la secrétaire en vacances. Manque de confiance en soi, timidité, repli sur soi-même alliés à une bonté, à une loyauté foncières. De l'intelligence, une très grande délicatesse, une certaine mollesse, aussi, un peu de paresse peut-être...

Mais l'heure passait, et Alix dut abandonner cet examen palpitant d'intérêt qu'elle reprendrait le soir même.

Elle veilla très tard pour répondre longuement avec plus d'abandon et moins de gaieté qu'elle ne l'avait fait pour Claude Nauroy, soulignant les traits communs de leur enfance, de leurs études trop tôt interrompues, du pain quotidien gagné par un labeur ingrat, dépouillé d'enthousiasme.

Se présenterait-elle à son tour ? Là, une crainte la prit. Si son correspondant allait se décourager, faute de pouvoir nourrir son rêve d'un peu d'illusion ? Si elle avouait avoir fait passer elle-même les deux annonces il saurait qu'elle n'était « pas jolie », et ces deux mots pouvaient laisser supposer une laideur, une disgrâce impardonnables. Mieux valait se taire sur ce point. Il était assez fin pour comprendre qu'il ne s'était pas trompé.

« Malgré l'heure ma plume court encore. Une autre fois, si ma réponse ne vous a pas déçu, je vous parlerai davantage de moi-même. Voulez-

vous me répondre au journal, sous le même numéro ? A bientôt... c'est un espoir !...

Elle avait failli livrer son nom et son adresse et s'était reprise à temps. Prudence... prudence... Malgré toutes les révélations graphologiques sur le caractère d'Henri Duparc, elle devait agir avec circonspection.

Trois jours plus tard, Alix reprend le chemin du journal, retrouve le sourire d'Hélène, constate avec la même déception l'absence de Xavier qu'elle aurait voulu remercier de ses encouragements et s'en va, serrant dans son sac une nouvelle enveloppe.

Réfugiée sous les arbres qui dispensent l'ombre, sinon la fraîcheur, elle parcourt les longues pages où l'inconnu parle beaucoup de lui, questionne discrètement, demande un portrait rapide, sinon une photo... L'inconnue habite-t-elle Paris, ou la banlieue, ou la province ? Un cachet sur une enveloppe ne prouve rien, il y a tant de moyens de faire poster les lettres par des amis... Est-elle brune, blonde, et quelle est la nuance de ses yeux ? Un regard a une valeur immense et Henri a besoin de concrétiser ses rêves... Sa solitude est-elle vraiment totale ? Pas de compagne, de flirt, d'amoureux ? Sa missive la révèle si fine, si charmante...

Alix sourit tristement. S'il savait, s'il pouvait imaginer... Mais elle sera franche, dût-elle le décevoir... Tout le jour, elle prépare ce qu'elle lui écrira le même soir. Tant pis si cette réponse loyale provoque chez Henri Duparc, un silence définitif. La jeune fille retombera dans sa tragique solitude, mais au moins aucune ombre, aucun remords ne pèseront sur elle.

« De compagne ? Point. Des indifférents seulement. Une amie, peut-être, par un hasard récent, presque incroyable... » —et elle conte de sa plume alerte, l'histoire de Bérengère.

« Mon amie la Cigale est exquise, mais un monde la sépare de moi, le monde au foyer, de l'amour, de l'enfant. Bientôt son mari reviendra et je m'effacerai ; il n'est pas bon que des étrangers s'insinuent dans l'intimité d'un ménage.

« Un flirt, un amoureux ? Pourquoi, alors, chercherais-je un correspondant ?.

« Vous avez sûrement croisé de ces femmes qu'on regarde seulement parce qu'on les trouve brusquement en face de soi, dans la foule et qu'elles représentent un obstacle, comme une pierre, un arbre, un réverbère. Rien en elles, n'attire l'attention, ni ne la retient. Peut-être une âme pitoyable songera-t-elle » « Pauvre fille, c'est dommage !... ». Un gamin de Paris, qui a toujours bon coeur, pensera : « Quelle poisse, d'être si moche ! » Que vous dirais-je de ce physique que je déteste ?

Répondra-t-il quand même ? Alix veut être sincère jusqu'au bout, mais à présent elle a peur de sa peur et, pour ne pas déchirer sa lettre demain, elle descend rapidement les étages, court jusqu'au bureau de poste, jette le pli dans la boîte et s'aperçoit seulement que le temps a brusquement changé. De lourds nuages transforment en une calotte épaisse le ciel si pur un peu plus tôt et de larges gouttes de pluie s'écrasent çà et là sur le trottoir, ce qui éveille en elle de nouvelles préoccupations. Il va lui falloir reprendre son affreux tailleur pour remplacer la jolie robe rouge.

— Je ne peux pas m'y résoudre, non, je ne peux pas...

Elle a bien une jupe noire qu'elle porte en hiver, une jupe bien coupée, en fin lainage. Avec la blouse qu'elle a achetée et celle qu'elle va terminer, elle serait presque élégante, si elle avait une petite veste claire. Aussitôt rentrée, elle compte et recompte l'argent qui lui reste, dresse un budget de famine, rognant ici et là...

Demain, entre midi et deux heures, elle achètera cette veste.

— A quoi bon, pourtant ? Mon blédard se moque bien de ma toilette et Henri, sans doute, ne m'écrira plus jamais...

— Tiens ? Elle l'appelle Henri, déjà...

Tant pis, elle achètera quand même la veste. Bérengère l'attend dimanche pour l'emmener au cabaret où le contrôleur lui a promis, de temps à autre, une place gratuite pour ses parents.

— Vous êtes de ma famille, puisque vous avez accepté de devenir la marraine de Pierre-Marc !

* * *

— S'il passe dès demain à la poste restante, il aura ma lettre ; s'il ne répond pas tout de suite...

Deux jours plus tard, Hélène lui tend une nouvelle enveloppe. Henri n'a pas été découragé, Henri a écrit, Henri a répondu... Pourtant, comment a-t-il pris l'aveu d'Alix ? La jeune fille éprouve une telle angoisse, elle est si pâle que la jeune femme demande avec sollicitude :

— Seriez-vous souffrante, mademoiselle ? Voulez-vous vous reposer un moment ? Puis-je vous donner quelque chose à prendre ? Nous avons une petite pharmacie — le personnel est si nombreux au journal...

— Je... non, merci, madame... Le temps me manque, et...

Oubliant de prendre congé, elle s'en va, chancelant un peu. Le sort de cette amitié naissante est dans sa main, et le frais contact de la lettre la glace et la brûle tout ensemble.

— Mon Dieu, faites que...

Non, elle n'achèvera pas cette prière ridicule. La réponse d'Henri sera ce qu'elle est et Dieu ne fera pas un miracle pour en changer les termes et elle n'a pas à importuner le ciel avec cette histoire d'annonces, de correspondance, toutes ces histoires qui n'ont d'importance que pour elle, et...

« Amie inconnue encore, comment seriez-vous la fille laide que vous vous entêtez à dresser devant moi, ou plutôt entre vous et moi, pour masquer celle que vous êtes vraiment ? Toute la clarté qui rayonne autour de vous, vous auréole de grâce, de beauté, une beauté qui vient du dedans et qui éclipse la régularité des traits ou la perfection de la silhouette.

« Je vous devine trop modeste, ou peut-être vous trompant, ou consultant un miroir menteur ? Avez-vous remarqué comme les miroirs sont nos ennemis lorsque nous leur posons des questions trop précises ? Nous ne devrions jamais nous adresser à ces surfaces trop brillantes, glacées, hostiles. C'est sur l'eau dormante d'un puits, ou

d'une flaque toute bleue de ciel, que nous devrions apprendre à connaître notre image. Votre jugement, amie, est à coup sûr trop sévère, et je n'y souscris point à priori.

« Demeurez vous-même, mais reprenez confiance. Vous possédez la jeunesse ; avec elle chemine, comme une soeur fidèle, l'espérance... Toute la vie est devant vous, et la vie vous doit tout, et la vie vous apportera tout, si vous l'en sommez. Il faut forcer la chance et convaincre le destin...

Les heures de travail ont été tout embaumées par ces lignes et un halo de douceur entoure Alix à son insu. Il lui semble marcher sur de molles nuées, comme en un rêve, et son allure est si légère, si aérienne, que les passants se retournent pour la suivre des yeux. Pleut-il ? Alix ne s'en aperçoit qu'une fois dans son petit appartement, en enlevant sa veste neuve, sa jolie veste toute humide et qu'elle suspend soigneusement. A-t-ele faim ? Elle l'ignore, et elle a oublié de s'arrêter à la crémerie du coin pour y faire ses provisions habituelles. Répondra-t-elle ce soir-même à Henri ? Elle n'y songe pas. Il lui faut relire sa lettre, la relire encore, et laisser courir son imagination sur la route de l'espérance. Forcer la chance et convaincre le destin...

Alix s'attarde devant le cadre où les oeillets blancs s'épanouissent avec une grâce dolente. La chance... Un inconnu lui a donné un maillon de la chaîne du bonheur ; un autre inconnu lui tend la main pour la soutenir dans cette course qui emporte l'humanité entière à une allure folle. Une ivresse légère saisit la jeune fille, celle des joueurs risquant tout ce qu'ils possèdent dans un coup audacieux. Espoir... confiance... mots nouveaux dont elle vient de pénétrer le sens, de sentir la force... Ah ! que ce soir le rêve est doux !

VII

« Que vous est-il arrivé depuis dimanche, Alix ? Vous êtes transformée... »

Bérengère considère son amie avec une attention aiguë, et, comme la jeune fille hésite à répondre, elle reprend doucement :

— Gardez votre secret, chérie, il serait moins beau si vous le partagiez, mais laissez-moi me réjouir dans le fond de mon coeur : je désire si ardemment que vous soyez heureuse !

Alix a pris l'habitude de passer chaque jour au journal et, comme ces courses la fatiguent et retardent la joie de prendre tout de suite connaissance de son courrier, elle décide de révéler son adresse à ses correspondants, dès leurs prochains messages. Claude Nauroy, malgré la distance, devance Henri Duparc et remercie chaleureusement sa « marraine » du premier livre envoyé par avion, une folie dont il la gronde gentiment — en lui donnant toute une liste de volumes à lui faire expédier par un libraire. Un mandat est annoncé ; il l'enverra dès qu'il aura l'adresse personnelle de la jeune fille ; il ne veut pas, lui qui touche une solde qu'il n'arrive pas à dépenser, grever le budget d'une femme et, en outre, il lui promet de lui envoyer des coussins de cuir travaillé, lorsqu'il pourra se rendre au marché indigène. Il lui demande aussi des disques de Mozart et de Chopin pour charmer ses soirées. Sa lettre est gaie, gentille, fraternelle ; le blédard se révèle un camarade charmant, plein d'esprit et de coeur, et Alix se rend compte, avec une intime satisfaction, qu'elle peut lui être utile, non seulement par ses envois, mais surtout par l'appui moral qu'elle lui apporte dans sa solitude.

Puis voici une lettre d'Henri.

« De toute mon âme, amie, je veux vous aider. Ne croyez-vous pas qu'il soit temps de nous rencontrer ? Je désire si vivement vous connaître enfin ! Vous reconnaître, plutôt... Nous habitons tous deux Paris ; garder indéfiniment l'incognito serait cruel. Fixez-moi un rendez-vous. A bientôt, amie, j'ai tant à vous dire... »

N'est-ce pas courir à une déception ? Entre les lignes d'Henri, il y a plus que de l'intérêt, mieux que de l'amitié. Un coeur frémissant cherche un autre coeur pour s'y épancher, un être écrasé par le poids de sa solitude cherche à déposer son fardeau dans des bras tendres et secourables. Et l'élan qui pousse Alix à répondre à cet appel n'est pas non plus tout à fait de l'amitié. Cette correspondance sous le masque est devenue un jeu dangereux qui ne peut se prolonger. Si Henri est réellement aussi loyal qu'il le paraît, et s'il commence à s'attacher à sa correspondante inconnue, peut-être envisage-t-il la conclusion normale d'une idylle dont le romanesque a assez duré.

— Il ne pourra pas m'aimer vraiment quand il m'aura vue... songe Alix avec une anxiété amère.

Pourtant, s'il m'aime déjà et son âme et son coeur, comme il le lui a presque laissé entendre ? La jeune fille relit avidement toutes ses lettres, y cherche une certitude, ne la trouve pas.

— Soyons courageuse jusqu'au bout. S'il est déçu, je le comprendrai, je trouverai un prétexte pour ne plus le rencontrer, et ce sera fini.

Et la réponse s'en va vers celui dont elle ne connaît que le nom :

« Je serai, jeudi soir, à sept heures, au Luxembourg, sur la terrasse des Reines. Pour que vous me reconnaissiez, je tiendrai à la main trois oeillets blancs. Si vous n'étiez pas libre, envoyez-moi un pneumatique à cette adresse. A jeudi, mon ami. »

Cette fois, elle révèle son identité à ce patient et discret correspondant qui est peut-être étonné et froissé de ce long mystère. Imprudence ? La lettre est partie, il n'est plus temps de se poser de question. Alix veut avoir confiance, forcer la chance et se mettre sous la protection des trois oeillets blancs.

Deux jours d'attente impatiente et craintive tout ensemble, deux jours de soins et de coquetterie, des heures et des heures les premières si longues, les dernières dont on voudrait multiplier les minutes, tant la peur domine, puis une hâte folle à l'idée d'être en retard, et l'arrivée, un peu haletante sur la terrasse des Reines, où, de la foule des promeneurs se détache une haute silhouette qui s'avance vite, très vite, vers Alix qui reconnaît — oui, reconnaît — Xavier Semasset.

Figée de stupeur, la jeune fille s'immobilise et s'écrie d'une voix étranglée :

— Vous... vous ! Ah ! monsieur, c'est un jeu abominable que vous jouez là !

— Un jeu ! Laissez-moi vous expliquer... Jamais je n'ai...

Il peut essayer de se justifier, il peut plaider sa cause sous l'oeil de pierre des reines impassibles, personne ne l'écoute plus, et il y a seulement au bout de l'allée une grande fille qui s'enfuit, après avoir jeté dans la poussière trois oeillets blancs.

Il a fallu quelques instants au pauvre garçon ahuri et navré pour se ressaisir, ramasser les fleurs innocentes et essayer de rattraper Alix déjà hors des grilles et qu'il va rejoindre au moment où elle saute dans un autobus — n'importe lequel pourvu qu'il l'emmène le plus loin et le plus vite possible de ce jardin maudit où elle vient d'avoir ce qu'elle croit être la révélation du mensonge, de la trahison, de toutes les pires laideurs de l'existence.

Tandis qu'elle roule vers une porte de Paris, où elle prendra le métro pour rentrer chez elle. Xavier interroge tristement les oeillets qui tremblent dans ses mains mal assurées.

— Qu'a-t-elle supposé, imaginé ? Une fille si droite, si simple... Elle n'a donc pas compris ? Elle était toute soulevée d'espoir quand je l'ai aperçue. J'ai commencé à l'aimer lorsque je l'ai vue au journal... Ma maudite timidité m'a poussé à user de ce stratagème et elle m'accuse de m'être joué d'elle... Consentira-t-elle à me revoir ? Me permettra-t-elle de me disculper ? Je n'ai pas de chance... comme d'habitude... D'ailleurs, elle est changée, transformée, différente... Qu'est-il arrivé dans sa vie depuis nos premières rencontres ?

Et le garçon s'enfonce davantage sous les arbres pour que personne ne puisse voir les larmes dont ses yeux s'embuent.

Toute seule dans sa petite chambre, Alix pleure, elle aussi, mais sa peine se mêle de colère et de rancoeur.

— Pourquoi cette comédie, minutieusement montée, puisqu'il me connaissait déjà ? Curiosité, besoin cruel de forcer mes confidences pour m'humilier ensuite, distraction malsaine, perverse même ? Sans doute pensait-il que j'allais m'amuser autant que lui, que nous rirons ensemble de cette bonne histoire ?

Alix est beaucoup moins simple qu'elle ne le croit et qu'on pourrait le croire. Elle a surtout trop lu de romans noirs où des personnages plus ou moins détraqués cherchent à réaliser leur destin par n'importe quel moyen, ou explorent leur subconscient avec un entêtement morbide et, n'ayant aucune expérience personnelle, elle voit la réalité à travers les livres. Seule, celle de ses auteurs favoris s'est imprimée dans sa mémoire pour fausser son jugement. Alix n'a pas sali sa pensée aux pages réalistes trop goûtées d'un certain public et les autres, peu faits pour façonner son être enfermé dans une solitude dangereuse, l'entraînent vers de singulières déceptions.

L'interprétation la plus vraie — celle qu'une fille mieux avertie donnerait aux lettres d'Henri — ne lui vient pas à l'esprit... Un timide prend de petits chemins creux où il se dissimule entre les haies au lieu de suivre la grande route, claire et nue... Elle n'imagine même pas cela et un suprême grief surgit en elle.

— Henri Duparc... Xavier Semasset... Il faut une carte d'identité pour retirer les lettres à la poste restante ! Ou il a de faux papiers et c'est fort inquiétant, ou il a dû recourir à la complaisance d'un ami... Comme ils doivent se moquer de moi ensemble à présent !

Quand elle a eu bien pleuré, bien ragé, bien tourné dans sa chambre comme une lionne en cage, une nouvelle idée la saisit :

— Et je lui ai donné mon adresse ! Je suis perdue...

Cette idée, naturellement, en fait naître un autre :

— Il faut que je parte...

Partir... C'est le désir de tous les coeurs déçus, meurtris, qui supposent trouver dans l'évasion l'apaisement de leur peine.

Partir...

Alix arpente fiévreusement la pièce, déplaçant un objet, puis un autre, sans savoir ce qu'elle fait. Partir... Ses yeux affleurent la petite photo où les méhara dessinent leur caravane sur fond de sable... Et sa course s'arrête tout juste devant le secrétaire où elle saisit son bloc, son stylo, et se met à écrire fiévreusement couvrant page après page. Là-bas, il y a un autre solitaire, mais celui-là est calme et fort en pleine possession de lui-même, c'est un solide et dur garçon qui ne quittera jamais son désert comme l'autre son journal pour jouer avec la confiance et le coeur d'une grande fille candide autant que laide.

Tout, tout, du commencement à la fin, elle le raconte à Claude Nauroy, et la conclusion vient d'elle-même, s'impose à elle ; c'est vraiment le seul aboutissement logique de longues divagations partant d'une donnée fausse.

« Ami, il y a sûrement des hôpitaux, des lazarets dans votre Sud, ou ailleurs. Il y faut des aides pour seconder les religieuses dans les plus humbles, les plus répugnantes besognes. Rien ne m'arrêtera, pourvu que je parte, que je disparaisse ! Je hais Paris où je puis rencontrer encore celui qui s'est joué de moi... A qui dois-je m'adresser ? De votre côté, recommandez-moi. Je ne demande, en échange de mon labeur, que le pain quotidien, et il ne m'en faut guère. Guidez-moi ! »

Justement, l'avion doit partir demain soir. Vite, vite, Alix descend poster sa lettre, remonte chez elle en courant. Les rues lui font peur. Si elle allait se trouver face à face avec Xavier ?

* * *

Plus lasse et plus triste encore, au soir d'un triste lendemain, Alix gravit ses cinq étages marche après marche. A mesure qu'elle monte, la chaleur devient suffocante et, au dernier palier, elle s'arrête pour reprendre haleine lorsque quelque chose d'insolite attire son attention. Devant sa porte, il y a un papier brillant et blanc en forme de bouquet. Qui a pu venir ici en son absence et lui apporter des fleurs ? Bérengère, peut-être ? Aucune raison à cela. Alors ? Elle reprend son ascension, mais si vite et avec tant d'émotion que son coeur lui fait mal ; péniblement, elle se penche pour saisir le léger cornet dont elle ôte maladroitement l'épingle en se piquant au doigt et découvre trois oeillets blancs, exactement semblables à ceux qu'elle a jetés hier au Luxembourg en fuyant Xavier. Aucune carte de visite, aucune enveloppe n'accompagnent les fleurs ; il n'y a mê-

me pas le cachet du fleuriste où elle pourrait mener une enquête discrète. Chez elle, il lui faut s'asseoir pour reprendre son souffle avant de redescendre questionner sa concierge.

— C'est un gamin qui a apporté le bouquet, m'zelle Alix, et quand j'y ai demandé de la part de qui, y m'a dit qu'y pouvait pas répondre. Vous auriez-t'y pas un amoureux, m'zelle Alix ? Des fois que ça serait une déclaration ? Dans mon temps, ça arrivait, ces choses-là. Maintenant, c'est plus pareil, mais on sait jamais... Y m'a dit seulement qu'y devait le mettre devant votre porte. Alors j'y ai indiqué où c'était.

— Merci, madame. Je ne vois vraiment pas qui m'envoie ces fleurs. Je n'ai pas d'amoureux.

— Tant pis ! Dame, ça s'rait pourtant bien d'vot' âge !

Perplexe, Alix a passé toute sa soirée tête à tête avec les oeillets qui embaument sa chambre de leur parfum poivré, et son coeur est en plein désarroi. Seul Xavier peut être l'auteur de cet envoi. Est-ce sa manière d'implorer son pardon, de chercher à fléchir la colère de la jeune fille, de renouer la chaîne de bonheur dont les trois autres oeillets sont, dans leur cadre, la promesse ? Henri Duparc n'est-il pas un imposteur ? Xavier, le timide, n'ose-t-il pas s'exprimer autrement, lui qui, pourtant, écrit avec tant de facilité, ou craint-il qu'une lettre lui soit renvoyée sans même avoir été ouverte ? Comment savoir ?

Il serait bien facile de reprendre la plume, de s'excuser d'un geste dû à la surprise, mais l'orgueil est là, qui empêche Alix de céder aux suggestions du bon sens. Si Xavier peut avoir aussi de la peine, tant mieux ! Il faut attendre encore, d'autant plus qu'elle ignore toujours les intentions du jeune homme, dont le geste a pu être seulement dicté par la politesse, la galanterie, ou même le désir de renouer une intrigue dont elle ignore le véritable but. Cependant, la colère d'Alix est moins âpre, et la jeune fille sent son âme s'incliner vers l'indulgence.

Que sortira-t-il de tout cela ?

VIII

Jour après jour, soir après soir, Alix trouve le même bouquet, déposé — dit la concierge — tantôt par le gamin, tantôt par une petite fille ; ils se ressemblent, paraît-il, comme frère et soeur. La jeune fille vit dans une fièvre d'attente tendue vers ce retour, et ces fleurs qui emplissent maintenant sa chambre, car elle les soigne avec tant de minutie qu'elle prolonge leur fragile existence, dans la crainte d'être obligée de les jeter. Lorsque le premier envoi jaunit et se dessèche, elle le met dans un carton où, trois par trois, les oeillets iront le rejoindre, quand leur temps sera passé. Puisque Xavier persiste à ne l'oublier point, à souhaiter d'elle, sans doute, un signe, un appel, un jour viendra où enfin il lui écrira, à moins qu'elle-même, n'y tenant plus, prenne l'initiative de ce signe, de cet appel... Un soir, en sortant du bureau, elle a revu Bérengère, passionnée pour ce qu'elle nomme « le roman d'Alix ».

— Eh bien ? demande avidemment la Cigale.

— Rien de nouveau, sinon que je trouve quotidiennement les mêmes oeillets à la même place.

— Que vous faut-il de plus ? Ecrivez-lui à ce Xavier, revoyez-le, mais sortez de cette situation dont il se lassera avant vous ! Je connais les hommes, moi ! Vous abusez de sa patience, il vous en coûtera, Alix ! Si ce garçon persiste sept jours durant, vous devrez lui fixer un rendez-vous dès le huitième jour !

— Pourquoi cette échéance ? demande Alix sans comprendre.

— Parce que trois et sept sont des nombres mystérieux qu'il ne faut pas contrarier. Trois oeillets, cela a un sens ; sept jours aussi, voilà.

— Le huitième jour, vous entendez ! répète la Cigale sur le seuil du cabaret où elle quitte son amie. Est-ce promis ?

— Je ne sais... murmure Alix qui n'arrive pas à se décider.

Si encore Claude Nauroy lui répondait avant le huitième jour ! Elle n'ose l'espérer, malgré la rapidité des avions aériens, mais, ô surprise ! la lettre tant désirée l'attend chez elle le jeudi soir, premier anniversaire de la scène ridicule qui s'est déroulée sur la terrasse des Reines.

« Mon sort est dans cette enveloppe », songe Alix avec crainte, en disposant les oeillets dans un vase avec leurs frères de la veille et du jour avant. Si je puis m'exiler en Afrique, je n'hésiterai pas ! »

Elle n'en est pas très sûre pourtant, car son désir d'évasion s'est singulièrement calmé depuis qu'elle constate l'humble fidélité de Xavier. Seul l'orgueil — toujours — la soutient encore, mais qu'est-ce que l'orgueil devant l'amour ?

Enfin elle ouvre l'enveloppe et s'applique à lire lentement les pages de l'homme du désert, dont le début gonfle déjà sa poitrine d'un soupir de soulagement.

« Folle, folle, petite fille, qui s'amuse à dramatiser les faits si simples, dont l'explication serait sûrement toute naturelle si elle consentait à la demander !

« Si j'avais une petite soeur et que des idées extravagantes lui traversent, comme à vous, la cervelle, je la ferais asseoir près de moi, et je prendrais sa main. Asseyez-vous à côté du vieux blédard que je suis, supposez que vous êtes ma petite soeur, mettez votre main dans la mienne, et écoutez-moi, Alix.

« Il y a des hôpitaux, des lazarets, des léproseries un peu partout en Afrique, mais ceux et celles qui s'y enferment pour la vie ont d'autres raisons que vous pour s'y consacrer à Dieu et aux créatures qui font horreur aux vivants. Il suffit d'un chagrin d'amour, me direz-vous, pour changer le cours d'une existence, et j'en conviens. Mais encore faut-il qu'il y ait chagrin d'amour !

« Essayez d'étudier avec calme la situation, vous reconnaîtrez qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Avez-vous revu entre temps ce pauvre garçon ? Croyez-moi, tous les hommes ne sont pas des gangsters prêts à kidnapper et à séquestrer les filles. Il y a un certain nombre de pauvres types qui cherchent une bonne petite compagne, sans arriver à la trouver. Si je n'ai pas beaucoup d'expérience dans ce domaine, j'ai reçu assez de confidences de mes camarades pour être fixé. Vos deux solitudes sont peut-être destinées l'une à l'autre de toute éternité ! Tout le monde n'a pas

comme moi trouvé son destin entre le désert de sable et le désert d'azur.

« Si, depuis votre lettre, vous en êtes toujours au même point, humiliez-vous, et faites le premier pas, en vous excusant de votre riposte, de votre fuite. Ce geste vous sera compté, dans ce monde ou dans l'autre, en dehors même des léproseries... Ensuite, vous verrez comment cet inconnu — trop connu — et qui m'est infiniment sympathique, saura se disculper des crimes qu'il n'a sûrement pas commis. De faux papiers ? La belle affaire ! Nous en avions presque tous durant l'occupation.

« Folle petite Alix, tâchez de retomber sur terre, où se prépare peut-être votre bonheur, et écrivez-moi bien vite que je ne me suis pas trompé.

« Je me hâte. L'avion régulier vient de laisser choir le sac de courrier qui m'apportait votre lettre. Par chance — vous le voyez — le hasard est pour vous ! Un camarade en mission aérienne repart ce soir pour Alger et emportera ma réponse, qui vous parviendra ainsi avec une sérieuse avance. N'oubliez pas, si tout s'arrange, le solitaire, et ses livres, et ses disques : les vieux garçons sont de fieffés égoïstes.

« Bonsoir, folle petite soeur.
« Très fraternellement,

Claude Nauroy ».

— Bérengère m'a déjà dit tout cela, murmure Alix. Ont-ils donc raison tous deux ? C'est le huitième jour, et il y a un autre signe, cet avion inespéré qui a pu emporter la lettre de Claude.

Il n'y a plus à hésiter. C'est elle qui s'est trompée jusqu'ici, puisque ses deux amis, si différents, si loin l'un de l'autre, trouvent pour la convaincre les mêmes arguments, presque les mêmes mots. Deux contre une, c'est une majorité qui doit l'emporter, et elle se décide enfin. Oh ! avec prudence, et sans rien livrer de ses craintes, de ses angoisses, sans rien abdiquer de son orgueil !

« Est-ce vous, monsieur, qui m'envoyez chaque jour trois oeillets blancs depuis notre rendez-vous interrompu — par ma faute, je le reconnais — tant j'ai été stupéfaite en vous reconnaissant, sans trouver d'explication plausible à notre correspondance, ni à votre nom d'emprunt. Cependant, en y réfléchissant bien, je suppose que vous pourrez m'expliquer les motifs qui vous ont poussé à vous dissimuler ainsi. Puisque vous paraissez n'être pas découragé par ma fuite, voulez-vous que nous ayons un entretien cordial et surtout loyal ? »

Le lendemain Alix rentre chez elle à midi dans l'espoir d'y trouver une réponse.

Elle est là, un peu chiffonnée, et contient seulement deux lignes :

« Enfin ! A ce soir, sept heures, sous les galeries de l'Odéon, puisque ce temps gris nous promet une journée de pluie, sans doute parce que toute la lumière du ciel est dans mon coeur... »

• • •

— Vous ai-je fait attendre ? Je ne crois pas être en retard.

— Alix, dit-il enfin, Alix, j'ai cru que je ne vous reverrais jamais... Qu'avez-vous contre moi ? Et pourquoi avoir attendu plus d'une semaine pour m'accorder ce nouveau rendez-vous ?

— Il me fallait réfléchir. J'ai été très choquée de constater que vous aviez abusé de ma confiance.

Il la regarde longuement, intensément, commence à comprendre, et, au lieu de répondre, l'entraîne.

— Venez au Luxembourg, nous trouverons un banc sous l'abri des jours de pluie. A cette heure-ci, nous y serons tranquilles, et je pourrai enfin me justifier.

La jeune fille suit en silence son compagnon ; elle ne désarme pas encore et ne veut pas trahir la joie qui la soulève en retrouvant celui qu'ele croyait à jamais perdu. Il est là, un peu gauche, très ému, cherchant ses mots, l'enveloppant de son regard si franc, qu'il est difficile de douter de sa sincérité. A toutes les questions d'Alix, il répond spontanément et peu à peu, elle se laisse convaincre.

— Ne vous ai-je pas dit que je suis timide ? Dès que je vous ai vue, au journal, vous m'avez intéressée, vous avez piqué ma curiosité. Je devinais en vous une personnalité peu banale, une âme solitaire comme la mienne. Tenez, même avant notre première rencontre, j'avais remarqué votre annonce, sans oser demander à ma collègue si elle connaissait son auteur, si elle pouvait me la décrire. Les quelques mots que nous avons échangés m'ont convaincu que vous ne ressembliez pas aux autres filles, mais comment vous le faire entendre ? J'étais l'employé du service auquel vous vous adressiez en cliente, vous avez su d'ailleurs l'insinuer. Je n'avais réellement aucun autre moyen d'entrer en relation avec vous. Quant à ce pseudonyme que j'ai adopté pour entamer notre correspondance, tenez.

Il ouvre son portefeuille, en tire deux cartes d'identité, l'une au nom de Xavier Semasset, l'autre à celui d'Henri Duparc. Même signalement, même photo. Seuls différent l'âge — très peu — le lieu de naissance, la profession. Xavier est né à Melun, et est employé de commerce, Henri a vu le jour à Marseile et conduit des poids lourds.

— Sous l'occupation, j'appartenais à la Résistance. Une artiste en la matière m'a fabriqué cette carte, que je conserve comme le souvenir le plus précieux des temps héroïques. Si vous n'êtes pas convaincue, voici les certificats de mes chefs.

— Je vous crois, dit-elle lentement, pardonnez-moi.

— Vous aviez raison de vous défier, mais pourquoi ne même pas m'avoir laissé le temps de vous fournir cette explication l'autre soir ? A votre tour de me dire ce que vous avez imaginé en me reconnaisant ?

— J'ai cru que vous vouliez seulement vous amuser, après avoir surpris mes confidences. Que voulez-vous qu'une fille comme moi puisse attendre ? Je cherchais l'amitié, j'avais cru la trouver et j'ai senti brusquement que même cela ne pouvait m'échoir...

— Une fille comme vous... répète Xavier sans comprendre.. une fille comme vous... Brusquement, il rit d'un rire clair, enfantin : j'y suis ! « Pas jolie », c'est ce que vous voulez dire ? « Pas jolie ! » Justement les deux mots qui m'ont attiré vers vous ! Ah ! folle, folle petite fille !

L'exclamation du fraternel Claude.

— Maintenant, reprend Xavier, à mon tour d'entrer dans la voie des reproches. Savez-vous qu'en vous voyant arriver à notre premier rendez-vous, j'ai failli ne pas vous reconnaître, tant vous aviez changé ? Et depuis, j'ai été atrocement jaloux. Qui vous a transformé ainsi, et pour qui êtes-vous devenue coquette ?

Alix sent son coeur se fondre de douceur. Jaloux... la jalousie ne va pas sans un autre sentiment...

— J'ai écouté les conseils d'une cigale.

— Pardon ?

— Plus tard, peut-être, je vous raconterai cette jolie histoire, qui n'est pas une fable.

La jeune fille se lève et tend la main à Xavier.

— Bonsoir ! Je travaille demain matin jusqu'à midi, et je suis horriblement fatiguée.

— Vous me quittez ? Alix, cruelle Alix... Nous n'avons encore rien dit d'essentiel... Et je ne vous ai même pas offert d'oeillets ?

— Ceux d'hier sont tout frais. A propos, quels sont ces enfants qui les apportaient chaque jour ?

Il rit encore :

— Les dignes rejetons d'une brave fleuriste que je connais, une camarade de résistance, une femme qui ne badine pas sur la parole donnée. Elle a flairé un roman sous cet envoi anonyme, et passé la consigne de silence aux deux gosses, chargés alternativement de remplir leur mission en rentrant de l'école. « Comptez sur moi, m'sieur Henri — elle n'a jamais pu m'appeler autrement — et sur eux ; quand on a promis, on tient ! » Vous voyez comme tout s'explique aisément. Si vous ne me croyez pas, allons la voir ensemble, ou même allez-y seule ?

— Pour qui me prenez-vous ? J'ai asez douté...

— Quand vous reverrai-je, Alix ? Demain, je vous en prie... Puis-je aller vous attendre à votre bureau ou devant votre porte ?

— Non, à cause de mes collègues et de ma concierge. Ici, comme d'habitude.

* * *

Le jeune homme entraîna Alix vers deux fauteuils si rapprochés qu'il n'eut pas besoin de dénouer son étreinte pour lui murmurer à l'oreille, entre ses baisers, l'aveu dont ni l'un ni l'autre ne se lassait. Pourtant, tout à coup, Xavier s'écarta légèrement de la jeune fille, et désignant les fleurs abandonnées sur sa robe, demanda :

— Pourquoi ?

Un sourire transfigura Alix.

— C'est toute une histoire, et elle mérite d'être contée...

Lorsqu'elle se tut, il s'inclina gravement prit les oeillets, les porta à ses lèvres :

— La chaîne de bonheur... Ceux-là aussi, je les garderai ! A qui, maintenant, en donnerons-nous, pour ajouter un nouveau maillon à cette chaîne qui ne doit pas s'interrompre ?

— Quand on est heureux, Xavier, il faut être généreux ! Je sais, moi, à qui nous en enverrons, si vous le voulez bien — puisque, désormais, je ne dois plus rien faire sans que vous m'y autorisiez... j'ai un frère d'adoption...

Après l'histoire des oeillets, elle conta celle de Claude Nauroy, que Xavier écouta religieusement.

— Vous lui écrirez qu'il ne doit plus sacrifier ses permissions et que notre foyer sera le sien !

— Merci, mon amour, nous lui devons tant !

Trois jours après, l'avion emportait un léger carton où dormaient trois oeillets blancs, et une lettre radieuse de l'ex-candidate aux léproseries africaines :

« Claude, mon frère Claude, vous aviez raison ! Il m'aime, je l'aime, nous allons nous marier !

« Claude, nous vous attendons ; nous vous trouverons une chambre près de notre appartement — le mien — trop étroit pour vous y loger convenablement, mais vous aurez désormais votre famille bien à vous, deux coeurs pleins d'affection et de reconnaissance pour vous y retremper, et sans plus attendre, les oeillets qui attachent une nouvelle maille à la chaîne de bonheur ».

Et la jolie Cigale, ne devait-elle pas, elle aussi, savoir tout de suite que l'heure merveilleuse avait enfin sonné ?

CLAUDE VELA.

MAY BRITT

[*Suite de la page 5*]

incarna une voluptueuse gretchen, femme d'un impitoyable officier nazi.

On ne la voit que deux fois sur l'écran : la première, lors du triomphe arrogant et bestial des nazis ; la seconde, au moment de la fin tragique d'un système maudit.

Avec beaucoup de talent, May Britt est l'inage radieusement féminine de ces deux pôles.

Enfin, cette année, May Britt a obtenu le seul rôle féminin du film de Dick Powell : *Flammes sur l'Asie,* auprès de Robert Mitchum, Robert Wagner et Richard Egan.

L'histoire se déroule au Japon, lors de la guerre de Corée. May Britt est le bel enjeu que se disputent deux aviateurs, dans un ciel de gloire incertaine où la mort est toujours présente.

May Britt est toujours célibataire. On voit en elle un délicieux mélange de Greta Garbo et de Marlène Dietrich ; mais elle possède une propre personnalité, ce qui lui a permis de s'imposer.

— Les garçons, dit-elle avec son sourire si malicieux, il faut les faire marcher ; ça leur fait les pieds !

Pourtant, ce cynisme n'est qu'apparent et à Hollywood, comme en France ou en Italie, May ne compte que des amis.

Détail amusant et curieux : cette Suédoise n'a jamais tourné dans son pays et elle confirme ainsi l'adage « Nul n'est prophète... » ; mais les Suédois pouvaient-ils deviner la grande artiste qui couvait en elle ?... Il y a tant de jeunes filles aussi jolies et aussi mutines chez eux. Il a fallu que cette fleur des neiges soit découverte par un latin...

Et après, on dira encore que les contes de fées n'existent pas...

LÉOPOLD MASSIÉRA

BOURVIL

En 1948, on le vit dans *Le Coeur sur la main* d'André Berthomieu, de nouveau auprès de la belle Michèle Philippe. Dans cette production, il se dépensa sans compter et se montra sous des aspects vraiment inattendus tels qu'en bedeau ou en clown musical.

En 1949, Bourvil campa un amusant *Roi Pandore*, toujours sous la direction d'André Berthomieu, avec Mathilde Casadesus et Paulette Dubost.

Miquette et sa mère, une belle réalisation de Henri-Georges Clouzot, lui permit de donner la réplique au grand et regretté Louis Jouvet, ainsi qu'à d'excellents artistes comme Danièle Delorme, Saturnin Fabre, Mireille Perrey, Pauline Carton et un jeune premier débutant : Philippe Nicaud.

Avec beaucoup de brio, Bourvil réussit à tirer, de façon spirituelle, son épingle d'un jeu très délicat et très serré, vu les participants.

L'année suivante, Bourvil reprit le rôle tenu par Fernandel avant la guerre dans *Le Rosier de Madame Husson*. C'est Jean Boyer qui réalisa cette nouvelle version de la célèbre nouvelle de Guy de Maupassant.

Il y fit une création nettement différente et aussi remarquante que celle de son illustre prédécesseur.

Il fut également la vedette d'une bande très amusante : *Le Passe-Muraille* où il eut pour partenaire l'actrice anglaise Joan Greenwood.

En 1951, Bourvil tourna *Seul dans Paris* d'Hervé Bromberger, qui contait l'émouvante histoire d'un brave campagnard ayant perdu sa femme dans la capitale.

En 1952, il joua *Le Trou Normand*, dans lequel débutait une bien aguichante personne qui allait faire beaucoup parler d'elle : « Brigitte Bardot ».

Dans cette joyeuse production de Jean Boyer, on vit Bourvil retourner à l'école communale pour obtenir le certificat d'études indispensable à la perception d'un important héritage.

Cependant, Bourvil n'abandonnait pas la scène, ni la radio pour cela. En sus de son tour de chant, on put le voir dans de nombreuses opérettes dont *La Bonne Hôtesse*, *Le Maharadjah*, *Le Bouillant Achille*, *M'sieur Nanar* et, surtout, *La Route Fleurie*, qu'il joua pendant plus de quatre ans avec Georges Guetary et qui sera peut-être porté prochainement à l'écran.

En 1953, Bourvil fut de la distribution de la super-production de Sacha Guitry : *Si Versailles m'était conté* où il incarna un amusant gardien du célèbre musée.

La même année, il réussit une intéressante silhouette, celle de Planchet, le fidèle valet de d'Artagnan (campé par Georges Marchal) dans *Les Trois Mousquetaires* d'André Hunebelle où paraissaient également Gino Cervi, Yvonne Sanson et Danielle Godet.

En 1954, il fut le héros du *Fil à la patte*, de Guy Lefranc, en compagnie de Noël Noël et Suzy Delair.

On le vit également dans *Poisson d'Avril*, une comédie réalisée par Gilles Grangier où il apparut sous les traits d'un mécanicien bon garçon et sans malice, auprès d'Annie Cordy, Denise Grey et Louis de Funès.

[*Suite de la page 6*]

Cadet Rousselle d'André Hunebelle replongea Bourvil dans un film de cape et d'épée. Il y fut Jérôme, le couard compagnon du légendaire héros de la chanson populaire incarné par François Périer. Evidemment, il y eut trois jolies femmes : Dany Robin en piquante gitane, Madeleine Lebeau et Christine Carrère.

En 1955, Sacha Guitry fit de nouveau appel à lui pour une seconde super-production : *Si Paris nous était conté*.

Dans *Les Hussards* d'Alex Joffé, Bourvil et Bernard Blier campèrent deux soldats de la Révolution Française lancés dans une truculente aventure, sous le beau ciel d'Italie.

Avec beaucoup d'humour, ces deux acteurs se montrèrent hirsutes, dépenaillés, buveurs et beaux parleurs, dans une amusante comédie-farce menée de façon fort gaillarde, et dont la belle héroïne était l'Italienne Giovanni Ralli.

Enfin, en 1956, grâce à *La Traversée de Paris* de Claude Autant-Lara, Bourvil remporta le Grand Prix d'Interprétation Masculine à la Biennale de Venise.

Les autres vedettes étaient Jeannette Batti, Louis de Funès et Anouk Ferjac.

La même année, pour la première fois, il donna la réplique à l'écran à Luis Mariano dans l'adaptation d'une très belle opérette : *Le Chanteur de Mexico*, réalisée en Cinéma Scope et Eastmancolor par Richard Pottier.

Les autres vedettes étaient Annie Cordy, Tilda Thamar, Gisèle Grandpré et Pauline Carton.

Dans les *Les Misérables* de Jean-Paul Le Chanois, Bourvil réussit à camper l'abject Thenardier et à conférer à son personnage une sorte d'humour grâce à une méfiante méprise.

Dans ce monument du cinéma français, Bourvil donne la réplique à Jean Gabin, Bernard Blier, Gianni Esposito, Fernand Ledoux, Danièle Delorme, Silvia Monfort, Serge Reggiani, Jimmy Urbain et Béatrice Altariba.

Cette année, Bourvil doit être le partenaire de Michèle Morgan dans *Le Miroir à deux faces* et de Danièle Darieux dans *Un certain dimanche*, une réalisation de Marc Allegret.

Sur la riante Côte d'Azur, il a terminé les prises de vues de *Sérénade au Texas* où, sous l'habile direction de Richard Pottier, il incarne un pittoresque notaire chargé d'accompagner Luis Mariano au Far-West.

Les belles vedettes d'outre-Rhin, Sonia Ziemann et Germaine Damar, la Française Arlette Poirier, l'amusant Yves Deniaud et le dinamique Gil Delamare font également partie de la distribution de cette agréable opérette filmée.

Après des vacances passées dans son pays natal, Bourvil fera sa rentrée au théâtre dans *Réveillon à Paris* de Paul Nivoix, sur une musique de Jo Moutet avec des paroles de Camille François.

En janvier 1959, il fut la vedette de l'adaptation cinématographique du roman de Marcel Aymé *Le Chemin des Ecoliers !* Il reviendra ensuite sur la Côte d'Azur pour tourner, sous la direction d'André Cayatte : *Le mouton enragé*.

MOTS CROISES DU FILM

HORIZONTALEMENT

1—Nom de notre vedette. — Titre des anciens rois d'Egypte.

2—Parchemin écrit. — Assemblage de fruits soutenus par un axe commun.

3—Régime suivi dans les aliments. — Ancien nom du hêtre. — Petit trait horizontal.

4—Ville de Sicile, anciennement Castrogiovanni. — Difficile à porter. — Rend service.

5—Chemin de ville. — Voir (en anglais).

6—Sa Sainteté. — A moi. — S'emploie dans l'intimité. — Conjonction.

7—Pieu aiguisé par un bout. — Préfixe.

8—Ragoût. — Le plus puissant des quadrupèdes.

9—Assurance de tenir un engagement. — Petit-fils d'Helen.

10—Avant-midi (abr.). — Usages. — Dans. — A toi.

11—Se dit d'un cheval à robe brune avec crins noirs. — Proclamation officielle.

12—Prénom de notre vedette. — Pierre qui sépare un champ d'un autre. — Affirme ce qu'il sait être faux.

13—Répète ce qu'on a déjà dit. — Instrument pour enfoncer les pavés. — Préfixe.

14—Conseillère secrète, mais écoutée. — Automobile de transport.

15—Tablette de métal servant de billet d'entrée dans un théâtre. — Genre de mollusques lamellibranches.

VERTICALEMENT

1—Ecole supérieure musulmane. — Petit plateau supportant des verres.

2—Cul-de-sac d'un canal glandulaire. — Conduite adroite (fig.).

3—Réduit en petits grains. — Onomatopée. — Mer qui va des côtes d'Afrique à l'Australie.

4—Mot latin qui signifie *remarque*. — Homme désagréable. — Manières, façons.

5—Ville manufacturière d'Allemagne. — Sensation d'un trouble physiologique. — Se suivent dans *tienne*.

6—Négation. — Infinitif.

7—Nom du Bouddha, en Chine. — Interjection, qui marque la surprise.

8—Nom vulgaire du poumon de certains animaux. — Genre de graminacées cultivé dans les terrains humides.

9—Ville de Chaldée. — Négation.

10—Symbole chimique du mercure. — Symbole chimique du cuivre.

11—Adresse. — De l'Italie. — Cicatrice saillante d'un os fracturé.

12—Rayons de lumière. — Association de différentes choses. — Exprime l'identité ou parité.

13—A la suite. — Caractère du style. — Consacré au culte.

14—Personne qui a subi une intervention chirurgicale. — Peu après.

15—Qualité de ce qui est net. — Lieu où l'on vend à boire et à manger aux soldats.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1.	L	A	C	E	R	E	R	■	P	L	O	U	F	F	E
2.	A	V	A	L	O	N	■	B	■	A	I	N	E	E	S
3.	D	E	N	I	S	■	C	O	S	■	R	I	T	E	S
4.	A	H	N	E	■	R	O	G	E	R	■	R	I	R	A
5.	N	I	E	■	L	■	■	■	■	■	E	■	S	I	R
6.	U	R	■	M	E	■	■	■	■	■	L	A	■	E	T
7.	M	■	S	E	M	■	■	■	■	■	A	G	A	■	S
8.	■	A	I	L	E	■	■	■	■	■	T	A	R	D	■
9.	C	■	S	I	L	■	■	■	■	■	E	T	A	■	P
10.	O	H	■	A	I	■	■	■	■	■	R	E	■	M	A
11.	R	O	T	■	N	■	■	■	■	■	E	■	F	O	R
12.	D	U	E	L	■	O	V	I	D	E	■	P	L	I	E
13.	A	R	N	I	M	■	I	L	E	■	A	L	O	R	S
14.	G	E	D	E	O	N	■	S	■	A	V	A	R	E	S
15.	E	T	E	R	N	E	L	■	C	R	A	T	E	R	E

Pour visiter les boutiques

3044 — Robe pour demoiselle et dame. Tailles: 12 à 44. Métrage requis pour taille 20: 4⅜ v. en 35″ ou 36″, 3½ en 41″ ou 42″, 2¾ en 54″. Prix: 40¢

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante: Patrons " Le Film ", Dominion Simplicity Patterns Limited, 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U. S. A.

Vivantes et agréables lectures

Pendant que le printemps dure et que les soirées sont longues

Pour connaître l'actualité

par le texte et
par l'image vivante

Pour lire les grands romanciers

- Amour
- Mystère
- Aventure

SPORTS
CINEMA

Pour un panorama de la vie moderne

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

UN ENSEMBLE PARFAIT
au service de la famille

Remplissez votre coupon d'abonne

M J J ASSELIN
2742 BLVD PIE IX
MTL 4

AVGO-R-69493